POÉSIES

DE

VASSELIER.

Je poursuivrai devant les tribunaux tout *contre-facteur* ou *distributeur* d'édition contrefaite,

POÉSIES

DE

VASSELIER,

membre de l'académie de Lyon.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉGRON.

A PARIS,

CHEZ LOUIS, RUE S. SEVERIN, N°. 110.

1800.

LF
V 3385 poe

604496
22.3.55

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Un magistrat, célèbre dans les lettres, a dit de Vasselier, qu'il a été un de ces hommes assez heureux pour n'avoir point eu de vie qu'on puisse écrire. Cette vérité nous dispense d'entrer dans des détails qui n'ajouteraient rien au plaisir du lecteur, ni à la réputation de Joseph Vasselier (1), membre de l'académie de Lyon. Nous nous bornerons donc à une esquisse rapide.

Dès son enfance, son esprit observa-

(1) Il est mort à Lyon en brumaire de l'an 7.

teur lui fit trouver, dans la garnison de Rocroy, sa patrie, où il naquit en 1735, l'occasion de satisfaire un goût naissant qu'il a développé dès lors avec succès. Des soldats furent ses premiers maîtres : son amabilité, sa douceur, le leur avaient rendu cher ; mais ce ne fut qu'en 1755, dans le tumulte des camps, qu'il se consacra aux Muses. Le repos dont il jouit à Lyon depuis 1762, lui permit de se livrer davantage à une passion qui fit le charme de sa vie et le bonheur de ses amis.

L'aimable Lafontaine mérita le surnom de *bon*. Vasselier reçut, cent ans après, le même titre de ses concitoyens. Jamais l'envie ne s'attacha à ses pas. Toujours

entouré de l'estime et de l'amitié, le tour de son esprit, la bonté de son cœur, sa vie simple et tranquille, une véritable bonhomie, une *obligeance* sans prétentions, un fonds de gaîté inépuisable, caractères aujourd'hui perdus dans nos mœurs, lui servirent de rempart contre la jalousie et ses funestes effets. La célébrité ne l'éblouit jamais. Il écrivait pour lui-même. L'amitié seule était dépositaire de ses aimables productions, et il ne voyait pas sans peine sa réputation s'échapper au delà du cercle dans lequel il se renfermait. Sans ambition, comme sans besoins, le produit d'un emploi qui l'attachait, ainsi que son père, à l'administration des postes, remplissait tous ses

vœux, et la plus heureuse insouciance marquait tous les instans de sa vie. Les époques de cette vie, si uniforme et si sage, n'étaient que quelques contes piquans, soit en vers, soit en prose ; on renvoie à la lecture de ces ouvrages pour les apprécier. Le talent de conter ne se raconte pas.

Si l'extrême liberté qui caractérise quelques-uns de ces écrits, donne une idée de la gaîté originale de l'auteur, que l'on se garde bien de l'étendre à ses mœurs et à sa conduite ; ce serait une injustice. La *simplesse* et la pureté furent la base essentielle de ses actions ; et la preuve la plus honorable à sa mémoire que l'on puisse en donner, c'est le choix

qu'il a fait de son estimable compagne ; le sentiment exclusif qui l'attachait à elle, et qu'il a religieusement conservé jusqu'à son dernier moment.

Disons un mot de la division que nous avons adoptée dans le recueil de ses œuvres. Nous avons cru devoir le commencer par celui de ses Épîtres académiques. Une philosophie douce, aimable, sans prétention, caractérise particulièrement ces charmantes Poésies, dont le style, toujours pur et facile, semble couler naturellement et sans contrainte. On y a ajouté quelques pièces, qui, quoiqu'en quelque sorte, pièces de circonstances, n'en trouveront pas moins grâce auprès du lecteur, par la finesse des

pensées, par la sensibilité du cœur qui les dicta.

Mais c'est particulièrement dans ses Contes que l'auteur montre une tournure vraiment originale. Souvent il put s'asseoir à côté de Lafontaine, et toujours il put se placer au-dessus de Grécourt, de ce Grécourt dont Voltaire a dit : « Il » est à Lafontaine ce qu'un Satyre est » à une Grâce. » C'est son *Origine des Truffes*, dont le plan seul décèle les ressources de son imagination, qui lui a valu, pendant vingt ans, l'estime et la considération de l'auteur de la Henriade. La correspondance soutenue pendant ce laps de temps entre ces deux hommes, ces deux amis, et qui a été sacrifiée au

malheur des temps, eût enrichi cette collection. Les traits de morale, de philosophie, de métaphysique, mêlés de poésie, répandus toujours avec le même sel du talent et de la gaîté, auraient ajouté à la jouissance du lecteur. Les voyages annuels de notre auteur à Ferney, le long séjour qu'il y faisait, les bontés dont l'honorait ce grand homme, l'offre qu'il lui fit cent fois, et de vive voix, et par correspondance, de lui donner une retraite assurée, dans une maison en toute propriété, indépendante de son château, prouve le cas infini qu'il faisait de ses talens et de ses vertus.

On trouvera dans les Chansons de notre poète le style toujours propre à

ce genre; des couplets enfans de la mollesse; de la critique sans causticité.

Nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs, et particulièrement aux amis de l'auteur, en faisant précéder cette édition par son portrait, gravé par un artiste distingué, d'après un dessin très-ressemblant.

ÉPITRES.

REMERCIMENT

A L'ACADEMIE DE LYON,

prononcé par M. Vasselier, élu à la place de M. l'abbé de la Serre, en y prenant séance, le 27 août 1782.

MESSIEURS,

Dans ce temple sacré qu'illustrent les talens,
Où les arts réunis étalent leur richesse,
Je viens au Dieu du goût soumettre les accens
D'une lyre montée au ton de la jeunesse;
Et, sur l'autel de la sagesse,
Pour la première fois, je brûle de l'encens.
Chacun glane, à son gré, dans les champs du génie;
Là, comme aux champs de Mars, on choisit ses drapeaux.
J'errais au pied des monts de l'antique Aonie;
Des Faunes, des Sylvains j'écoutais les pipeaux
Quand, au milieu des jeux, l'agréable folie,

En éveillant ma muse, au bruit de ses grelots,
M'a prêté sa marotte, et fourni ses bons mots,
Et j'ai pris la raison pour la mélancolie.
Mon Apollon fut la gaîté,
Et c'est l'unique bien qu'avec soin je conserve;
Mais ce don comme la santé,
Doit s'asservir aux lois d'une exacte réserve.
Sur vos doctes leçons, pour mieux régler ma verve,
Je brise les hochets de la frivolité.
Ainsi, l'aimable Lafontaine,
Pour plaire à Mancini (1) que suivaient les plaisirs,
Embellissait Bocace et charmait ses loisirs,
Lorsqu'à ses vrais talens s'ouvrit une autre scène.
Aux amis éclairés qu'il vit, qu'il écouta,
On doit ses fables immortelles,
Sous un voile enchanteur, vérités éternelles
Que Minerve aux Grâces dicta.
Souvent le cœur préside aux essais du bel âge.
Cent poètes fameux apprirent de l'Amour,
A bégayer des dieux le sublime langage.
Corneille tu l'as dit ! de ton premier ouvrage :
« Charmé de deux beaux yeux, mon vers charma la cour,

(1) La duchesse de Bouillon exilée à Château-Thierry.

» Et ce que j'ai de nom je le dois à l'Amour. »

Sexe, ornement de la nature,
Vous qui joignez à la beauté
L'imagination, la sensibilité ;
La poésie et la peinture
Vous doivent l'immortalité.
Vous créâtes les arts et vous fîtes éclore
Ce sentiment qui sert à les entretenir.
Sans les dons fortunés qu'on vous voit réunir,
Le parnasse français seroit barbare encore.
Dans la plus superbe des cours,
Vous formâtes Racine en admirant Corneille :
Harmonieux, correct, instruit par les amours,
Toujours il parle au cœur en nous charmant l'oreille.
Les instans avec lui s'écoulent aussi doux
Que les heureux momens qu'on passe auprès de vous.
Mais ce siècle orgueilleux, en grands hommes fertile,
Se trompa quelquefois sur ses plus beaux esprits.
S'il paraît un Homère, il enfante un Zoïle.
On vanta Chapelain, on critiqua Virgile (1),
Et Pradon sur Racine a remporté le prix.

---

(1) Charles Perrault, de l'académie française. Parallèle des anciens et des modernes.

Tout succès réveille l'envie :
Elle pâlit au nom de la célébrité ;
Semblable à ses serpens, nuire est sa volupté,
Et sans cesse on la voit suivie
De l'aveugle crédulité.
Si, nouveau Prométhée, agrandissant sa sphère,
Un savant ose aux dieux dérober leur tonnerre ;
Ou si, par ses soins diligens,
Un autre a rassemblé les trésors de la terre
Pour fournir à nos corps un baume salutaire,
Elle ameute aussitôt ses lâches partisans ;
Et, sous cent masques différens,
Au mérite elle fait la guerre.
Fuyez, favoris des neuf Sœurs,
Descendez du Parnasse et brisez votre lyre :
Le monstre tourmenté de la soif de médire,
Dans son repaire infect prépare vos malheurs :
Jamais sa colère n'expire.
Le chantre de Henri, le père de Zaïre,
Dans le fond de sa tombe éprouve ses fureurs.
Compagne heureuse de ma vie,
Tranquille médiocrité,
Viens aider ma philosophie,
Et que ta sage modestie

Assure ma félicité !
De ces bureaux d'esprit où règnent la cabale,
L'égoïsme important, les sots adulateurs,
Éloignez-vous jeunes auteurs.
Souvent aux plus experts la louange est fatale.
Tel vante ses amis, qui n'a que des flatteurs.
L'auteur lit, on l'admire, et partout on le prône :
On entend son chef-d'œuvre. Un maudit imprimeur
Le présente au public, qui renverse le trône
Où sa société le couronnait vainqueur.
Le faux goût peut séduire à force de parure.
Plus il est loin de la nature,
Plus il plaît au jeune homme, amant du merveilleux.
On le trouve élégant, il n'a que de l'enflure :
On l'estime profond, quand sa route est obscure ;
Et s'il gravit un roc, on le croit dans les cieux.
La province autrefois reconnut son empire :
Ses vrais littérateurs épars et peu nombreux,
Contre lui vainement employaient la satire ;
Il existait toujours bizarrement pompeux.
Mais enfin, rassemblés par les soins du génie,
Dont la flamme si pure éclaire ce séjour,
Lyon vit se former l'illustre compagnie
Où ma timide voix s'élève dans ce jour,

Et le faux goût vaincu fut banni sans retour.
Vous, qui voulez briller sur la glissante arène
Qu'occupent tour à tour Thalie et Melpomène ;
Ou cueillir le myrte amoureux,
Sur les pas des Racans, des Bordes, des Chaulieux,
Attendez qu'un dieu vous inspire,
Et saisissez l'instant où dans votre délire
Un nouvel univers se découvre à vos yeux.
Peignez d'après vous seul, gardez-vous de contraindre :
Dans ce divin transport, la raison est à craindre.
Mais ne hasardez rien, et, sur votre tableau,
Dessinez seulement ce que vous pouvez peindre.
L'auteur rend mal Thétis s'il n'a vu qu'un ruisseau.
Chantez-vous les amours de Zéphire et de Flore?
Rappelez des oiseaux les concerts enchanteurs,
Dans des bosquets rians faites naître des fleurs
Des larmes de la jeune Aurore :
Que le père du jour de ses feux les colore,
Et qu'il parfume l'air des plus douces odeurs.
Descends, pour animer le monde,
Brillante Fiction, viens peupler les déserts ;
Du poète inspiré rends la veine féconde :
Que tout vive pour lui sur la terre et dans l'onde,
Et ressuscite enfin le siècle des beaux vers.

Mais quand l'enthousiasme cesse,
Quand ce désir évanoui
A la réflexion vous laisse,
Après vous avoir ébloui,
Prenez le compas et l'équerre :
Songez que le public est là pour vous juger,
Soyez prompt à vous corriger ;
Qu'alors de la raison le flambeau vous éclaire.
Heureux qui, docile à la voix
Des censeurs rigoureux qui l'enseignent à plaire,
Écoute avec douceur leur critique sévère,
Et du sage Boileau met à profit les lois !
Sans le flatter on l'encourage :
Du Permesse il voit le rivage ;
Les Muses viennent l'accueillir,
Et lui montrent, dès son jeune âge,
La palme qu'il ira cueillir.
Bientôt l'élève devient maître :
Au lycée on le voit paraître ;
Le myrte orne déjà son front victorieux :
Il instruit à son tour, on le suit, on l'imite.
De son luth éclatant les sons mélodieux
Couvrent les cris aigus des jaloux qu'il excite,
Et le vengent des envieux.

—

La Serre, ô nom chéri des Filles de mémoire !
Je viens d'esquisser ton portrait.
De dire tes succès un autre aura la gloire (1);
Et son style éloquent, en traçant ton histoire,
De tes nombreux amis remplira le souhait.
En vain le temps se renouvelle,
Il n'affaiblit point mes douleurs.
Mais vous les partagez ; je vois couler vos pleurs,
Au triste souvenir de sa perte cruelle ;
Et son éloge est dans vos cœurs.
Simple, naïf et doux, complaisant sans bassesse,
De son aménité ce lieu fut le témoin.
Il sut être en secret bienfaisant sans richesse :
Secourir son pareil était son premier soin ;
Sa facile bonté fut sa seule faiblesse,
Et la tendre amitié son unique besoin.
Muses, que le deuil environne,
Je renonce aux lauriers de mon prédécesseur :
La plus simple des fleurs qui parent sa couronne
Suffirait à son successeur.

---

(1) M. de Bory, secrétaire perpétuel de l'académie, chargé de faire son éloge.

ÉPITRE

A M. VASSELIER,

à l'occasion de son admission à l'académie de Lyon.

Enfin ton triomphe s'apprête ;
Le temple des beaux arts va s'ouvrir devant toi :
Les Muses, en habits de fête,
Vont sceller en public tes travaux et ta foi.
Deux cents profanes comme moi,
Verront décorer ton génie
Du brevet que légua la Serre en nous quittant.
Aux charmes que ton cœur répandit sur sa vie,
Pourquoi sitôt lui fut-elle ravie ?
Il la rendait si chère en t'imitant !
Peu jaloux d'employer de nos apothéoses
Et le langage et les longueurs,
Sur son tombeau, tu jetteras des roses

Que l'amitié mouillera de ses pleurs.
Puis, dans un discours moins rapide,
Tu prouveras que le double talent
D'être à son gré moraliste et galant,
Est un des lots de l'émule d'Ovide.
Sans que l'orgueil y soit pour rien,
Ta plume atteint tous les modèles;
Les Muses sont comme les belles,
Dociles pour qui les sert bien.
Tu vas unir, par un rare lien,
Le prix de tes vertus au prix de tes ouvrages.
Ami des mœurs, apôtre des amours,
Tu vas être applaudi des savans et des sages.
Ne crains point que l'envie en trouble le concours:
Quand on a tous les cœurs, on a tous les suffrages.

Par M. R.....

RÉPONSE

A M. R.....

Mon triomphe est ton amitié,
Puisque c'est elle qui t'inspire.
Phébus en te prêtant sa lyre
Avec ton cœur est de moitié.
Je suis jaloux de ton suffrage ;
Mais ton langage est trop flatteur :
D'après ton pinceau séducteur,
Qui reconnaîtra mon image ?
Par cent bouches j'entends vanter
De tes vers la douce harmonie.
Éclaire-moi de ton génie,
Et près de toi je vais chanter.
La Serre vit dans ma mémoire :
Viens le remplacer dans mon cœur.
Ah ! si l'un cause ma douleur,
Tous les deux vous faites ma gloire.

Ma muse va prendre l'essor,
Et déjà la critique gronde.
Crois-moi, l'ami de tout le monde
Est l'homme que l'on cherche encor.
Mais je ne craindrai point l'envie,
Elle suit la célébrité;
Et l'humble médiocrité
Fera le repos de ma vie.

Lyon, le 18 juillet 1782.

A M. DE VOLTAIRE,

en lui envoyant un panier de petits pois et d'artichauts.

De vos jardins et de vos champs,
Malgré le dieu qui vous inspire,
Borée et ses fougueux enfans
Eloignent l'amoureux Zéphire,
Et repoussent le doux printemps.
La terre inerte et sans culture,
Encor couverte de frimats,
Vous refuse une nourriture
Qu'elle prodigue en nos climats.
Et cependant les lois divines,
Sous peine d'éternels tourmens,
Vous ordonnent, en ce saint temps,
De ne vivre que de racines,
Malgré vos quatre-vingt-trois ans.
En vain votre extrait baptistaire

Prouvera que, d'un jeûne austère,
L'église vous a dispensé;
On dira : Monsieur de Voltaire,
Au sommet du Pinde placé,
Des Muses, quoiqu'octogénaire,
Est l'amant le plus caressé;
Qu'il jeûne, sur ce prononcé :
On n'est pas vieux tant qu'on sait plaire.
Un moine, au doucereux maintien,
Vous apporte votre sentence
En disant : « Vive l'abstinence !
» C'est la manne d'un bon chrétien;
» Pour que l'âme se porte bien,
» Le corps doit faire pénitence.
» Car ce n'est pas tout d'adorer
» L'être existant par son seul être,
» Qui doit punir, rémunérer,
» Et que vos écrits font connaître.
» Ce n'est pas tout de secourir
» Votre prochain dans la misère,
» De l'occuper, de le nourrir,
» D'aimer tout homme comme un frère,
» Et, sans cesse éclairant son cœur
» Des rayons de votre génie,

» Ennemi du persécuteur,
» D'arracher, d'une main hardie,
» Le masque de l'hypocrisie
» Et l'épais bandeau de l'erreur.
» Dans votre pays infertile,
» Ce n'est pas tout de rendre heureux,
» Et l'artiste laborieux,
» Et le cultivateur utile;
» D'y rappeler ce temps chéri,
» Ce vrai temps du règne d'Astrée,
» Où l'agriculture honorée
» Enrichissait le grand Henri;
» Il faut encore, sous la cendre,
» Jeûner avec soumission,
» Et, renonçant à sa raison,
» Croire ce qu'on ne peut comprendre.
» Sans quoi, nulle rémission.
» Il faut qu'au fond d'une chapelle,
» Le vieil homme se renouvelle
» A tout le moins une fois l'an,
» Pour frustrer les droits de Satan
» Sur notre tache originelle,
» Que le docte Augustin appelle
» L'heureux péché du père Adam.

» Il faut....» Mais levant la séance,
On dit qu'à beaux deniers comptans,
Vous payâtes, en même temps,
Le prêcheur et votre dispense.
On me l'atteste, et je le crois;
Car je sais que la sainte église,
Comme Magdeleine autrefois,
De ses faveurs se fait des droits
Qu'un ancien usage autorise.
On nous donne aussi pour certain
Que vous avez fait la promesse,
Sur l'Hyppocrène et le Permesse,
D'observer le vendredi saint;
C'est sur cela que je m'empresse
De venir à votre secours.
Tels l'on voit, dans vos alentours,
Les heureux colons des campagnes
Alimenter ceux des montagnes
Au commencement des beaux jours:
Cultivant au bout du Parnasse
Un terrein de bien peu d'espace
Que je vais souvent visiter;
Je viens de cueillir les prémices
De l'Éden qui fait mes délices,

Et c'est pour vous les présenter.
Mercure passe : à ma prière,
Faite d'un ton très-circonspect,
Il vole au séjour du tonnerre,
Et vous porte, en quittant la terre,
Mes légumes et mon respect.

Ce 4 avril 1776.

AU MÊME.

Aux jeunes amoureux, déjà les bouquetières,
Fournissaient tous les jours des bouquets élégans;
Des ruches d'Aristée, on voyait, dans nos champs,
Voltiger par essaims les chastes ouvrières;
Le printemps paraissait régner dans nos climats;
Mais le fier Aquilon, retournant sur ses pas,
Est venu secouer sur nos fleurs printanières
Ses cheveux couverts de frimats.

J'étais désespéré, et je ne croyais pas, Monsieur, pouvoir vous féliciter sitôt sur le retour d'un temps que tout le monde désire pour vous. Je n'ai point fait d'hymne au soleil, parce que je ne suis pas Grec; je l'ai prié très-humblement : mes vœux sont exaucés.

J'entends dans nos bosquets la voix de Philomèle,
Et sa sœur, l'agile hirondelle,
En fuyant son époux, songe à d'autres amours.
Cybèle, en reprenant ses plus brillans atours,
Nous invite à jouïr de la saison nouvelle,
Et nous promet les biens qu'annoncent les beaux jours.
Phébus aux Autans fait la guerre;
Et ces audacieux qui désolaient la terre,
Maintenant tremblans et craintifs,
Dans leurs antres profonds, pour long-temps sont captifs:
Quand ce dieu les combat il te couvre de gloire.
Tel un chrétien contre six juifs (1)
Est sûr de remporter une entière victoire.

Les signes les plus certains du départ de l'hiver, ce sont les légumes que je prends la liberté de vous envoyer; leur inspection vous prouvera mieux, sans doute, le retour de Zéphire et de Flore, que les observations de Mathieu Laensberg, et des autres astronomes ses confrères. Qu'importe que le soleil

(1) Un chrétien contre six juifs... Ouvrage de M. de Voltaire.

entre dans la maison du Bélier ou dans celle du Taureau, si la terre nous enrichit de ses productions !

Je voulais, à l'imitation des frères capucins, lorsqu'ils portent des salades nouvelles à leurs bienfaiteurs, vous faire un petit compliment. J'ai été roder autour du Parnasse; mais Pégase m'a lâché une ruade dont je me sens encore, et Phébus m'a congédié en disant de vous : Monsieur,

Son triomphe est le mien, notre gloire est commune;
Vous le voyez couvert de lauriers immortels,
A quatre-vingt-quatre ans, autour de mes autels,
Caresser les neuf Muses, et n'en rater aucune.

Daignez, Monsieur, recevoir avec bonté les assurances de mon respect.

Ce 25 avril 1777.

ÉPITRE

DE M. DE L. . . .

A M. VASSELIER.

Bon Vasselier, charmant conteur,
Enfant gâté de la nature,
Je t'offre, moi, profane auteur,
Des vers jetés à l'aventure.
Tandis que, loin des intrigans,
Tu partages gaîment ta vie
Entre des soins peu fatigans,
Et des plaisirs dignes d'envie;
Qu'à l'abri des coups du destin,
De Bacchus, ardent prosélyte,
Tu fais sabler ton Chambertin
A cinq ou six lurons d'élite;

Que tenant ces aimables fous,
Pour les élus parmi les êtres,
Tu les adoptes, et te ....
Des sots, des censeurs et des prêtres;
Que, peu jaloux d'avoir un ton,
Servant Vénus à la sourdine,
Tes mercredis sont à Marton,
Et tes dimanches à Claudine;
Tandis enfin qu'heureux rival
De Lafontaine et de Bocace,
Monté sur le même cheval,
Tu vas près d'eux prendre ta place;
Quel est mon sort dans ce château?
Je tremble, infortuné pilote,
Qu'entouré d'écueils, mon bateau
Ne fasse en pleine mer calotte.
Grâce aux perfides ricochets
Que mes écus ont fait sur l'onde,
Plus de goujons que de brochets
Couvrent ma triste table ronde.
J'entends les soupirs et les vœux
Qu'aux cœurs des miens la crainte arrache,
Et je délègue à mes neveux,
Mes hypothèques sur Perrache.

Où logent les soucis divers,
Où ne sert pas le dieu du Pinde;
Aussi ne fais-je plus de vers,
Et suis-je un peu devenu dinde.
A des soins obscurs je réduis
Mon intelligence chétive:
J'ai des maçons que je conduis,
J'ai des jardins que je cultive.
En visitant mon espalier,
J'ai dit, et je répète encore:
Je vous destine à VASSELIER,
Beaux fruits que le soleil colore!
Oui, demain, sans plus de délais,
Dans la corbeille accoutumée,
Vous irez remplir son palais
D'une eau vineuse et parfumée.
Soit fait ainsi qu'il est requis,
A ma santé vide ton outre.
Je goûte encor des biens exquis,
Et le Rhône n'est qu'un .....

REMERCIMENT

A M. DE L...

Comte, vos fruits délicieux
Embaument mon humble cellule :
Des bons vivans, des précieux,
Ils charment, sous leur pellicule,
Le goût, l'odorat et les yeux.
Chaque pêche par vous choisie,
Mollement pressée en mes mains,
Me désaltère et rassasie.
C'est la véritable ambroisie
Que les dieux cachaient aux humains.
Ce mets en merveilles abonde ;
De Cérès et du dieu de l'onde,
Il offre les biens les plus doux :
Cher L... semblable à vous,
Qui savez plaire à tout le monde,
Il sait contenter tous les goûts.

De l'aimable philosophie
Que j'aime à vous voir pénétré !
Hélas ! comme vous j'ai pleuré ;
Cessez de me porter envie.
Mais, sur les ronces de la vie,
De maux, de soucis entouré,
J'ai tout bonnement arboré
La marotte de la folie ;
Et c'est au son de ses grelots,
Que, sans avoir vu l'Hyppocrène,
D'après Bocace et Lafontaine,
J'ai bégayé quelques bons mots.
Heureux le mortel dont la muse
Vient l'inspirer en son réduit !
Si c'est un conte qu'il produit,
Semblable à l'enfant qui s'amuse,
L'illusion fait son excuse ;
Un conte à personne ne nuit.
Plus heureux l'auteur dont la verve,
Du vice qu'elle a combattu,
Triomphe et le voit abattu,
Et qui, favori de Minerve,
Comme vous chante la vertu !
Il sait que les trésors qu'on vante

Sont par la Fortune inconstante,
Prêtés, repris aveuglément ;
Que tout passe, que tout s'altére,
Qu'enfin il n'est rien sur la terre
De stable que le changement.
De cette déesse perfide
Laissons au stupide mortel
Embrasser le culte homicide !
Qu'Harpagon de sa main avide
Desserve son mobile autel !
Qu'en été Cérès et Pomone
Soient les doux objets de nos vers,
Jouïssons de leurs dons divers,
Et fêtons Bacchus en automne :
Il adoucira nos hivers.
En lisant vos rimes fleuries,
Je crois vous voir sur vos prairies,
Détourner un petit ruisseau ;
Les désaltérer de son eau,
Le rendre à ses rives chéries ;
Et, regagnant votre château,
Caresser un enfant aimable,
Le serrer contre votre cœur,
Et près d'une épouse adorable

Trouver et goûter le bonheur.
Le matin, quand je vois l'aurore
S'enfuir au lever du soleil;
Quand Phébus, que le Guèbre adore,
Prend la nature à son réveil,
Et dans un pompeux appareil
Fait tout germer et tout éclore,
Guidant vos maçons réunis,
Vous allez, comme il fit jadis,
Laissant le luth pour la truelle,
Élever à nos yeux surpris
Des murs, d'une main immortelle.
Cher comte, imitez Apollon,
Dont vous me retracez l'histoire,
Et remettez-vous en mémoire
Que, pour servir Laomédon,
S'il quitta le sacré vallon,
Il y retourna pour sa gloire.

A M. L'ABBÉ DE LA SERRE,

A HAUTEVILLE.

Chez moi la goutte tient chapitre :
Et quand j'ai reçu ton épître,
Je jurais, comme un vieux païen,
Contre Hyppocrate, Gallien
Et leurs condisciples en titre,
Qui, tout en n'y connaissant rien,
Nous font payer leur sel de nitre
Plus cher qu'on ne vend le *gen-sen*
Aux amateurs portant la mitre.
Mais dans mon sang, charmant abbé,
Tes paroles mettent du baume.
Ma foi! sans toi j'étais flambé!
J'avais le teint have et plombé:
J'ai la mine d'un Majordôme.
Grâce à tes soins officieux,

Grâce à ta facile éloquence,
Nous aurons en notre puissance
Un quartaud de ce vin fameux,
Que la Bourgogne offre aux goutteux
Pour les guérir sans abstinence;
C'est la fontaine de Jouvence,
Qu'un tonneau de ce canton-là :
Teste David cum sybillâ.

Travaille donc avec courage;
Mais à tes momens de loisir.
Il ne faut pas que cet ouvrage,
Qu'attend un haut aréopage,
Te prive du moindre plaisir.

Il en est de plus d'une espèce,
Dans le pays d'où tu m'écris;
Mais, pour un enfant de Paris,
Ils tiennent trop à la sagesse.
Là se trouvent les bons maris :
Chaque épouse est une Lucrèce;
On peut compter sur ses amis;
Mais on n'aura point de maîtresse,
Si Nosseigneurs ne l'ont permis.
Fais ta cour à leurs excellences,
Tâche de les humaniser;

Puis, si tu veux chanoiniser,
Va près des Suissesses charmantes
Te faire naturaliser.

De la Sorbonne trans-jurane,
Si quelque docteur te chicane,
Cite-lui des autorités :
S'il te bat de tous les côtés,
Mon ami, damne le profane ;
Et fais valoir les libertés
De notre église gallicane.

Ce 3 août 1780.

A M. P... DE R....

ANCIEN LIEUTENANT-GÉNÉRAL DE POLICE DE LYON,

à qui M. Necker venait d'annoncer que le roi lui avait accordé une pension de 1200 livres sur le trésor royal.

Cher parrain, c'est un compliment
Que votre *fillot* vient vous faire.
Votre zèle actif et prudent
Jouït de l'applaudissement
D'un roi que la justice éclaire :
Du haut de son trône éclatant,
Il vous fait son pensionnaire.
Que béni soit le règne heureux,
Où le monarque récompense
Et les défenseurs de la France,
Et le magistrat généreux
Qui, par ses soins, sa vigilance,
Y maintient l'ordre et l'abondance !

Une utile émulation
Flatte les cœurs et les anime;
Et, dans chaque condition,
On vise, on atteint au sublime.
Alors on voit tous les états
Au vrai mérite rendre hommage;
Et si des sujets vils et bas
A l'homme intègre font outrage,
L'accueil d'un prince ferme et sage
Bientôt le venge des ingrats.
Alors, l'imposture est flétrie,
Ses partisans sont confondus,
Et la bienfaisance est chérie.
Comme vous, l'on sert sa patrie
En l'honorant par ses vertus.
Soyez toujours de l'innocence
Le protecteur et le soutien :
Prêtez au pauvre citoyen
Les armes de votre éloquence.
Laissez les lauriers aux héros :
Des malheureux rompez les chaînes;
Et l'olivier sacré d'Athènes
Sera le prix de vos travaux.

25 novembre 1780.

A Mme. B. D. S....

Premier janvier 1782.

Vieillard farouche
Dont rien ne touche
La dureté,
O temps barbare!
Quel sort prépare
A la beauté
Ta cruauté?
A peine éclose
On voit la rose
S'épanouir,
Et réjouïr
La nymphe active
Qui la cultive
Dans le loisir.
Mais plus rapide
Que le plaisir

Ton vol perfide
Vient la flétrir.
La beauté passe
Comme la fleur.
De sa fraîcheur
L'art prend la place;
Mais sans succès;
Des plus beaux traits
L'éclat s'efface :
Rien ne remplace
Les doux attraits.
Jamais Appelle
Ne fit portrait
D'une immortelle
Qui fut plus belle
Qu'Adèle était.
Essaim d'amours
Restait toujours
En sentinelle.
Que ses beaux jours
Ont été courts !
Ta faux cruelle,
O temps rebelle
A tous nos vœux !

Éloigne d'elle
Amant fidèle
Et tendres nœuds :
Rien ne rappelle
Ces jours heureux
Des ris, des jeux.
Jeune Émilie,
Ne comptez pas
Sur vos appas,
Car c'est folie.
Vive et jolie,
Auprès de vous
Le temps s'oublie;
Mais du jaloux
Craignez les coups.
Ainsi que l'onde
Las ! il s'enfuit !
Le jour qui luit
Annonce au monde
Le jour qui suit;
Et la nuit sombre
Attend, dans l'ombre,
Une autre nuit.
Aussi bornées

Que nos beaux jours,
De nos années
Tel est le cours.
Ce cours commence
A la naissance
Du faible enfant.
Adolescent,
Livres, science
Font son tourment.
Homme, il attend,
Dans l'espérance,
Fortune et rang :
L'âge s'avance,
Et, vieillissant,
Sans qu'il y pense,
Il va, baissant,
Rendre au néant
Son existence.
J'aime à vous voir,
Matin et soir,
Du temps volage
De loin prévoir
L'affreux ravage,
Sans l'étalage

D'un vain savoir.
Lecture utile,
Sages propos,
Gaité facile,
Esprit, bons mots,
Chassent les sots
De votre asile.
Trésor sans prix,
Livres chéris,
Douce habitude!
Quand à l'étude
On est porté,
La solitude
Est volupté!
Du vieil Homère
En descendant
Jusqu'à Voltaire,
Un choix prudent
Est nécessaire;
Et pour le faire
Vous avez tout :
On a du goût
Lorsqu'on sait plaire.
De Shakespir

Courez au Tasse :
Sur le Parnasse,
Allez choisir
Les fleurs qu'Horace
Y fait cueillir :
Gardez Bocace
Pour le plaisir.
Sans trop y croire,
Lisez l'histoire;
De nos erreurs,
De nos fureurs,
Long répertoire.
Je hais la gloire
Des fiers vainqueurs :
Pour nos malheurs,
Chaque victoire
Coûte des pleurs.
Ainsi, sans peine,
Dès aujourd'hui,
Charmez l'ennui
Que toujours mène
L'âge après lui.
Quand la jeunesse
Vous quittera,

Cette richesse
Vous restera,
Et la sagesse
Consolera
Votre vieillesse.
Mais, cependant,
En l'attendant,
Que la saillie
De l'enjoûment
Chez vous s'allie
Au sentiment.
Philosophie
Sans agrément,
N'est, bonnement,
Que rêverie.
Tandis qu'en paix
A peu de frais,
Ma faible muse
Du temps s'amuse,
Suivant ses lois,
Soudain je vois
Le Dieu qui porte
Double minois
Ouvrir la porte

Aux douze mois,
Environnée
De tous les Dieux
La Destinée,
L'urne inclinée,
Découvre aux yeux
De l'Hyménée,
L'heureux décret
Qui vous promet
Joyeuse année.
En ſéauté,
Et loyauté,
Malgré l'envie,
Durant son cours,
Par les amours .
Soyez servie !
D'un sort si beau
Toujours suivie,
Que l'an nouveau
Soit le tableau
De votre vie.

A M. S . . . .

après avoir entendu la lecture de son discours sur le progrès des connaissances humaines, et sur la législation en particulier.

O temps ! ô mœurs ! c'est le vieux cri de guerre
Des pédagogues ignorans.
Ah ! cessons de vanter nos gothiques parens,
Dont les barbares lois ont causé la misère
Qui pèse encor sur leurs enfans !
Descends des cieux, raison prospère ;
Viens les purger de la rouille du temps :
Daigne enfin gouverner et consoler la terre.
J'entends déjà ton précurseur
Annoncer ton règne à la France,
Et montrer à nos yeux l'aurore du bonheur.
Servan parle : on espère, et sa mâle éloquence,
En suivant par degrés les pas de la science,

Éclaire, et persuade, et dissipe l'erreur.
On connaît ses succès; on connaît sa candeur:
Ce qu'il dit, il le sent; il écrit ce qu'il pense,
Et son génie est dans son cœur.
Combien il t'embellit en prenant ton langage!
O divine raison! tu lui dois notre hommage:
Le préjugé fuit à sa voix;
Il place au sein des arts ton docte aréopage,
Et tu viens l'inspirer, quand d'un roi jeune et sage
Il fait le modèle des rois.
Poursuis, homme enchanteur, ta brillante carrière:
Arrache le bandeau de la crédulité,
Et que des torrens de lumière
Manifestent la vérité.
Tu sais instruire et plaire. En vain le fourbe gronde;
En vain la chicane mugit;
Aux tableaux vigoureux dont ton discours abonde,
Je vois l'exacteur qui rougit,
Et la fraude rentrer dans sa grotte profonde.
L'impie est foudroyé; le tartufe interdit.
Sur tes pas la raison vient éclairer le monde:
En voulant l'honorer c'est toi qu'on applaudit.

VERS

SUR LA PAIX,

lus dans la séance publique de l'académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon, le mardi 6 mai 1783.

Du sommet de l'Olympe, où le jour le plus pur
Répand dans l'Empyrée un éternel azur,
Pallas vient enchaîner le char de la Victoire;
Et, laissant aux héros les palmes de la gloire,
Elle annonce des arts le règne glorieux.
Sur un nuage d'or la Paix descend des cieux.
La France, d'Albion maîtrisant la fortune,
Arme la Liberté du trident de Neptune.
L'olivier est offert par l'oiseau de Vénus,
Et Louis a fermé le temple de Janus.

Retenus, trop long-temps, dans leurs grottes profondes,
Les Tritons, à grand bruit, rappellent sur les ondes
Le prudent nautonnier qu'éloignaient les combats.
L'intrépide forban, les farouches soldats,
Vont, rendus au commerce, enrichir la patrie,
Et l'audace est soumise à la sage industrie.
Tels les coursiers fougueux des superbes guerriers,
Quand Mars est fatigué de cueillir des lauriers,
Dans les champs de Cérès, au retour de la guerre,
Aident le laboureur à cultiver la terre.
Du nord de l'Amérique où Borée en fureur,
De l'âpre et sombre hiver prolonge la rigueur,
Jusqu'aux portes du jour où le flambeau du monde
Pénètre de ses feux les trésors de Golconde,
Déjà la Renommée, en planant sur les eaux,
De la fière Bellône a fait cesser les maux.
Sur le vaste Océan l'altière indépendance
Promet au globe entier le calme et l'abondance.
Des rivages lointains, dans nos ports fortunés,
Les heureux commerçans, par les vents amenés,
A nos productions ajoutent leurs richesses.
De l'or du Sénégal, on frappe nos espèces.
La France à ses vaisseaux partage l'univers,
Et reçoit dans son sein le tribut des deux mers.

Ainsi Tyr et Sidon, Carthage, Alexandrie,
Du Nil au Tanaïs, de l'Inde à l'Ibérie,
Soutenant les efforts de leurs navigateurs,
Parvinrent tour à tour au faîte des grandeurs.
Libre, en ses mouvemens, le commerce s'élève;
Il est aux nations ce qu'à l'arbre est la séve:
Dans ses canaux divers, circulent à la fois,
Et la vigueur du peuple, et la force des rois.
Par lui, les Médicis ont régné dans Florence.
Protégé sous Colbert, il féconda la France;
Louis n'a combattu que pour la liberté,
Et le tyran des mers s'enfuit épouvanté.
Chez un peuple nombreux le luxe est nécessaire:
Des caprices du goût, le riche, tributaire,
En répandant son or bannit l'oisiveté.
Plus nuisible aux états que la frivolité:
La toison des brebis que filent nos bergères
Va couvrir le colon des rives étrangères;
Le vigneron content voit charger les vaisseaux
Des présens que Bacchus prodigue à nos côteaux;
Et du cultivateur la famille, avec joie,
Veille et nourrit le ver dont elle obtient la soie,
Que la Perse jadis vendait à nos aïeux.
De ses fils préparés l'artiste ingénieux,

Empruntant des saisons l'inconstante parure,
Sur un tissu brillant imite la nature.
L'aiguille de Pallas fait éclore les fleurs :
La navette au pinceau dispute ses couleurs ;
Et le dessin, tracé par la main du génie,
Fixe en se variant la mode rajeunie,
Appelle nos voisins, subjugue nos rivaux ;
Et le faste des cours vient payer nos travaux.
Mais j'entends le signal d'une fête champêtre ;
Du village à l'instant j'approche, et vois paraître
Au milieu des bergers, Victor avec Iris
Qui de leurs feux constans vont recevoir le prix.
Dans les yeux de Victor, le plaisir étincelle,
La guerre l'éloignait, et la paix le rappelle :
Sous le brave d'Estaing il a servi son roi ;
Amour, remplis son cœur, il est digne de toi !
On s'avance, en dansant au son de la musette,
Un couplet est chanté, le refrain se répète,
Le cortège parvient aux bosquets du château,
Qu'embellit le printemps d'un ombrage nouveau.
Le bruit s'appaise : il est semblable au doux murmure
Du paisible ruisseau coulant sur la verdure,
Qui permet aux amans de compter leurs soupirs ;
Ou tel que l'arbrisseau qu'agitent les zéphirs,

On s'arrête à l'aspect d'un vieillard vénérable.
Ami de ses vassaux, éclairé, secourable,
D'Olban passe ses jours à faire des heureux.
Il est avec son fils; des fermiers sont près d'eux.
« Mes chers enfans, dit-il, à l'hymen qui s'apprête
» De la paix, aujourd'hui, je veux joindre la fête:
» Votre roi vous la donne, et bientôt ses sujets
» Vont recueillir le fruit de ses sages projets.
» La tendre humanité respire dans son âme,
» C'est elle qui le meut, c'est elle qui l'enflamme:
» La guerre, sous ses lois, a montré moins d'horreurs;
» La paix, mieux affermie, aura plus de douceurs.
» Vous le savez, mon fils, le fier Dieu des batailles,
» En gravant sur le fer le droit de représailles,
» Des jours de ses captifs souvent tranchait le fil.
» Que tu nous fis gémir, intéressant Asgil!
» Ton supplice des tiens devait payer le crime;
» Ce code ensanglanté te nommait pour victime.
» Le Français te pleura comme on pleure un ami:
» L'ennemi malheureux n'est plus son ennemi.
» Ta mère l'éprouva; les yeux baignés de larmes,
» Elle implora la France au fort de ses alarmes,
» Et dit, en nous trouvant sur ses maux attendris:
» Anglais, Vergenne est père, il sauvera mon fils;

» Et tu vis, à la voix de notre reine auguste,
» Céder la loi du fort aux droits sacrés du juste.
» De tes juges armés détournant les faisceaux,
» Sa bonté t'arracha des mains de tes bourreaux.
» Puissent les conquérans imiter sa clémence !
» Si les rois sont des dieux, c'est par la bienfaisance.
» Et nous, mes vrais amis, joyeux, reconnaissans,
» D'un cœur pur, aux autels, allons offrir l'encens;
» Solennisons la paix dans nos bois ramenée;
» De Victor et d'Iris célébrons l'hyménée,
» Le courageux Victor n'a ni champ ni troupeau;
» L'honneur tient lieu de tout, quand on suit Rochambeau,
» Suffren, Viomesnil, Washington, Lafayette.
» De l'état envers lui pour acquitter la dette,
» Je lui donne le fonds dont son père est fermier.
» Travaillez, jouissez; je serai le premier
» A mêler des plaisirs à votre vie active. »
D'Olbau est applaudi par la troupe attentive;
Des amans qu'il comblait le ciel entend les vœux:
Et ce beau jour s'ouvrit et finit par des jeux.
Ainsi, de toute part, le peuple dans l'ivresse
Fait retentir les airs de ses chants d'allégresse.
Sur le trône où Louis se montre avec splendeur,
Déjà l'on voit briller l'aurore du bonheur.

Si des serfs (1), dans la guerre, il a rompu la chaîne ;
S'il ravit l'innocent aux tourmens de la gêne ;
S'il veilla sur ces lieux destinés aux forfaits,
Que ne fera-t-il pas dans le sein de la paix ?
Descends, fille du ciel, ramène la justice ;
Sous ses riches lambris que l'oppresseur frémisse.
A l'univers entier fais entendre ta voix :
Que l'homme sache aimer et respecter les lois.
Sur le pouvoir de l'or que le plaideur avide
Cesse enfin d'établir un triomphe perfide.
L'or commande aux mortels dans un siècle de fer ;
Mais ce siècle n'est plus. Après un long hiver,
Du soleil bienfaisant nous sentons l'influence.
Parais, divine Astrée, et console la France ;
Sous les traits d'Antoinette, on t'adore en tous lieux.
Partage de Louis les desseins glorieux ;
Et puisque dans tes mains il remet son tonnerre,
Fais long-temps avec lui le bonheur de la terre.

---

(1) Édit d'août 1779 sur les serfs ; autre édit d'août 1780, portant abolition de la question préparatoire ; et déclaration du même mois, concernant les prisons.

ÉPITRE

A M. VASSELIER,

sur son retour de Paris.

Malgré les beaux esprits qui t'ont si bien fêté,
Malgré les grands et leurs promesses,
Malgré le sexe et ses caresses,
Tu nous rapportes donc ta verve et ta gaîté!
En vain le dieu de la géométrie (1),
Et de Dorat la savante beauté (2);
En vain Paris est enchanté
De tes vers, de ta modestie;
En vain dans un palais par le luxe habité,
Plutus te place à table à son côté,
Et, trouvant ton emploi trop mince,

(1) M. d'Alembert.

(2) Madame de Beauharnais.

Veut que tu quittes la province
Pour la fortune et la célébrité.
Son ton, son langage, sans doute,
Ont pu flatter ton cœur ; mais rien ne l'a tenté.
Dans ce cœur il ne voyait goutte ;
Il ne sait pas qu'une société
Philosophant parfois, à rire toujours prête,
Des vers gais faits sans peine, et lus en liberté,
L'occasion d'une aumône secrète,
Maîtresse franche, et rendant la fleurette ;
Le revenu qu'il faut à la simplicité,
Font la gloire du sage et sa félicité.
Qu'une fleur de notre Permesse
Excite sa cupidité,
J'applaudis au goût de Lutèce,
De même que je ris de sa crédulité,
Quand elle boit le vin que Montmartre lui presse
Comme sortant du clos que Pomard a planté.
Pour adoucir son âpreté,
As-tu du moins trempé ton verre dans la Seine,
Verre magique où buvait Lafontaine,
Et que Bocace t'a prêté?
Au sein de la frivolité,
Environné des écarts qu'elle entraîne,

Tel qu'il était parti quand ton cœur est resté,
Ton estomac ne s'est-il point gâté
Dans le vignoble de Surène ?
Crois-moi, ne livre ta santé
Qu'aux gourmets de notre Hyppocrène,
Et soumets à tes goûts ton immortalité.

Par M. R.....

Lyon, le 20 septembre 1783.

RÉPONSE

A M. R . . . . . .

Du 27 septembre 1783.

En vain ta muse enchanteresse
Voudrait, par un portrait flatté,
Me tirer de l'obscurité
Qui m'environnera sans cesse.
Mon ami, si j'ai rapporté
De la trop bruyante Lutèce
Ma bonhomie et ma gaîté,
C'est, avec un peu de santé,
Toute ma gloire et ma richesse.
Des honneurs je suis peu tenté;
En cherchant la célébrité,
On s'éloigne de la sagesse.
Le plaisir et la liberté

Sont les seuls Dieux que je caresse ;
Tranquille médiocrité,
Tu vas si bien à ma paresse !
Plutus, il est vrai, m'a fêté :
Insouciant à son côté,
D'un bon vin que fournit la Grèce,
Mon cœur naïf réconforté
S'accoutumait à sa hautesse :
On voit régner l'égalité
Où Bacchus répand l'allégresse.
Admis au charmant comité
Où Dorat, toujours regretté,
Peignait avec tant de finesse,
De grâce, de légèreté,
Le triomphe de la beauté,
Et des amans la douce ivresse ;
Si, complaisamment écouté,
Sur mes pipeaux j'ai raconté
Les vieux péchés de ma jeunesse,
Pourrais-je en tirer vanité ?
Sur un bien autre ton monté,
Ton luth fait sentir la noblesse
De cet art qui fut inventé
Pour la gloire et pour la tendresse.

Et tandis qu'aux bords du Permesse
Ton nom cent fois est répété,
Auprès du paisible Léthé,
L'abbé Grécourt dit une messe
Pour ma pauvre immortalité.

VERS

DE M. VASSELIER,

lus à la séance publique de l'académie de Lyon, le 2 décembre 1783.

ÉPITRE A UN AMI.

Cléon ! dans une route obscure,
Nous allons tous vers l'avenir :
Le temps qu'on ne peut retenir
Y conduit d'une marche sûre.
Tel est l'ordre de la nature :
Ce qui commence doit finir.
Jeunesse, grandeur et fortune,
Comme un songe tout passera ;
Et, sujet à la loi commune,
Le temps lui-même finira.
Suivons l'exemple qu'il nous donne :
L'été, sous des berceaux de fleurs,
Il réunit Flore et Pomone ;

Et, dans nos vergers enchanteurs,
Il mûrit les fruits de l'automne,
Et nous prépare, sous la tonne,
Contre l'hiver et ses rigueurs,
Les dons de l'amant d'Érigone.
Mettons à profit nos momens,
Et qu'une sage économie
Partage le cours de nos ans.
En vain l'âge affaiblit nos sens;
Malgré son atteinte ennemie,
Le plaisir est pour tous les temps.
Tandis que son feu nous éclaire,
Qu'il échauffe notre horizon,
Tâchons d'égayer la raison:
Espérons d'un destin prospère,
La vieillesse de Saint-Aulaire,
Ou du charmant Anacréon.
Puisque la vie est un passage
Qui doit nous conduire à la mort,
Charmons les ennuis du voyage;
Et qu'avant d'arriver au port,
La nature nous dédommage
De la fatalité du sort:
Jouïr est la raison du sage.

Mais plaignons l'homme ambitieux
Qui tourmente son existence ;
Il faudrait une renaissance
Pour ses projets audacieux.
L'erreur le poursuit en tous lieux,
Et recule sa jouïssance
Jusqu'au moment où l'espérance
Le trompe en lui fermant les yeux.
Goûtons les douceurs de la vie ;
Elle peut nous être ravie,
Même au milieu de nos beaux jours :
La brièveté de son cours
A faire le bien nous convie ;
C'est le seul trésor qui nous suit
Au delà de notre carrière ;
Et, quand la vertu nous conduit,
La mort, à notre heure dernière
Est un nouveau jour qui nous luit.
Mais que nous la trouvons amère,
Lorsque, succombant sous ses coups,
Elle enlève au milieu de nous,
Une tête qui nous est chère !
Cet affreux moment est l'écueil
Où peut échouer la sagesse ;

Craignez la trop sombre tristesse :
Le cœur se flétrit par le deuil.
A ces mots de triste présage,
Cher Cléon ! je vois la pâleur
Décolorer votre visage ;
Et déjà votre âme partage
Et mes regrets et ma douleur :
Je retrouve partout l'image
D'une noire et funeste horreur.
Muses ! j'entends vos chants funèbres ;
Vos vœux ont été superflus :
Le Pinde est couvert de ténèbres.
Ah ! c'en est fait ! Mongez n'est plus !
Douce amitié ! de sa mémoire
Garde un tendre et long souvenir :
Il te sacrifia sa gloire ;
Il eût pu, sans toi, réunir
Au pinceau mâle de l'histoire
La trompette de la victoire,
Et le myrte heureux du plaisir.
Mais toujours aimable et facile,
Son esprit modéré, tranquille,
Dédaignant l'éclat d'un vain nom,
Au stérile orgueil du renom,

Préféra le bien d'être utile.
Vertueux sans aspérité,
La douceur fit son caractère :
Dans sa bouche, la vérité
N'eut point le langage sévère
Que lui prête l'austérité ;
Portant dans la société
La critique fine et légère
D'une agréable urbanité,
Sa magie était la gaîté,
Et son triomphe l'art de plaire.
Mongez, si chéri de nos cœurs !
Je vois la troupe des neuf Sœurs,
De noirs soucis environnée,
Te rendre les derniers honneurs ;
Et du deuil prenant les couleurs,
Au désespoir abandonnée,
L'amitié répandant des pleurs,
Sur ta tombe semer des fleurs
Dont ta main l'avait couronnée.

NOTA. Les trois derniers vers font allusion à un hymne à l'amitié, que lut M. l'abbé Mongez dans la dernière séance publique de l'académie, et qui fut fort applaudi.

ENVOI A M. F.....

De ces vers dictés par le cœur,
F..... recevez l'hommage ;
Et passez à ce faible ouvrage
Le désordre de la douleur.
Les talens, les vertus que ma muse rappelle,
Vous font soupirer après elle ;
Au seul nom de Mongez votre cœur a frémi :
Plus on ressemble à son ami,
Plus sa perte devient cruelle.
Puisque le temps est sans pitié,
Sachons endurer ses outrages,
Les Dieux, sans ces tristes ravages,
Garderaient pour eux l'amitié.

ÉPITRE

A DAMIS,

lue dans la séance publique de l'académie de Lyon, le 15 avril 1784.

Après un hiver rigoureux
Dont Cybèle se plaint encore,
Damis, que vous êtes heureux
D'aller, quand le printemps colore
La rose et l'œillet amoureux,
Respirer le même air que Flore!
Le matin, vous verrez éclore
De Zéphire les doux présens,
Et bientôt sur vos fruits naissans
Briller les larmes de l'Aurore;
Tandis que le reste du jour,
Parcourant les plaines fleuries
De votre fortuné séjour,

Vos troupeaux, vos bois, vos prairies,
Vous occuperont tour à tour.
Dans cette demeure tranquille,
En vain vous m'offrez un asile :
Il faut que d'importuns travaux,
Partageant ma vie inutile,
M'en fassent sentir tous les maux.
Le vrai bonheur est aux hameaux,
Et le sort m'enchaîne à la ville.
N'allez pas croire que l'ennui
M'arrache une plainte importune :
Pourquoi me plaindrais-je aujourd'hui,
Quand l'amitié m'offre un appui
Que m'a refusé la fortune ?
Non, je sens la nécessité
D'une loi, qu'à la vérité
Je trouve souvent un peu dure ;
Mais je vois que la liberté,
Ce privilége tant vanté
D'un élève de la nature,
N'est qu'une flatteuse imposture,
Une erreur de la vanité.
Prêtons à la société
Ce qu'elle rend avec usure.

Malheur à l'inactif témoin
D'un travail qui renaît sans cesse!
Pour l'esclave de la faiblesse,
Le moment du repos est loin.
Damis, mettons tout notre soin
A triompher de la mollesse;
Laissons l'indolente paresse
Dormir à côté du besoin.
Lorsque dès l'aube matinière,
L'artisan quitte le repos
Et le laboureur, sa chaumière,
J'entends la trompette guerrière
Éveiller les rois, les héros;
Sous l'étendard de la prudence
Thémis s'achemine au palais;
Du commerce la vigilance,
Pour nous procurer l'abondance,
Semble ne reposer jamais;
Et j'irais, bravant la censure,
Me vouer à la nullité?
Triste oisiveté, je t'abjure;
C'est le travail qui nous assure
La gloire ou la tranquillité.
Ainsi, d'une Muse légère

Saisissant les heureux pinceaux,
Un jour plus pur luit et m'éclaire,
Et vient égayer mes tableaux.
Je vois le soleil, sans nuage,
Des prés nuancer les couleurs;
Des oiseaux j'entends le ramage
Exprimer leurs vives ardeurs.
Zélis, sans cesser d'être sage,
Appelle Tircis sous l'ombrage,
Et fait, de guirlandes de fleurs,
Les chaînes de son esclavage.
La beauté reçoit notre hommage;
L'amour embrase tous les cœurs.
Douce, attrayante poésie,
Venez consoler les mortels!
Pour leur élever des autels;
C'est vous que les Dieux ont choisie
Aux peuples errans dans les bois,
C'est votre touchante harmonie,
Qui dicta les premières lois,
Et donna l'essor au génie.
En vain des esprits orgueilleux,
A l'aide du hardi problème,
Percent la terre, ouvrent les cieux:

Le temps détruit chaque système :
Tout vieillit, tout change à nos yeux ;
Mais vous êtes toujours la même,
Le charme de l'homme et des Dieux.
La lyre que pinçait Homère
Plaît encor par ses sons nerveux,
Et le luth brillant de Voltaire
Charmera nos derniers neveux.
Compagne de ma solitude,
Muse, qui te prêtes toujours
A calmer mon inquiétude ;
Dans tes plus modestes atours,
Va trouver Damis qui m'appelle ;
Embellis ce tableau fidèle,
En empruntant dans tes discours,
D'Églé la fraîcheur naturelle ;
Pars, et de la saison nouvelle
Reviens m'annoncer les beaux jours.
Alors reprenant ton empire,
Dans les vers qu'Apollon m'inspire
Fais que mon cœur soit de moitié ;
Et je chanterai sur ma lyre,
Des amours le tendre délire
Et les douceurs de l'amitié.

RÉFLEXIONS

SUR LES ENNUIS DE LA VIE,

lues à la séance publique de l'académie de Lyon, le 7 décembre 1784.

Je ne viens point ici, censeur atrabilaire,
Calomnier mon siècle en louant nos aïeux :
L'homme fut de tout temps une énigme à ses yeux ;
De tout temps le soleil éclaire
La vertu consolante et le vice odieux.
Je vois sans m'étonner l'orgueil de la richesse,
La bassesse des grands, des sots la gravité,
Du faux dévot la dureté,
L'importance du fat, du guerrier la mollesse,
Et partout la frivolité.
De vingt peuples fameux nous retraçons l'histoire :
Ces Grecs et ces Romains de leur nom si jaloux,
Au plus haut faîte de leur gloire,
Etaient inconséquens et légers comme nous.

Mais d'où vient ce désir, cette éternelle envie
De prolonger des jours souvent durs et cruels ?
Quel lien si flatteur nous attache à la vie,
Faibles et malheureux mortels ?
De soucis dévorans vous la voyez suivie ;
En vain de vos présens vous chargez les autels :
Le bonheur n'est qu'un songe, et vos maux sont réels.
Ah ! pour en éloigner le terme,
N'allons pas fatiguer les Dieux ;
De la mort en naissant nous apportons le germe :
Il faut subir l'arrêt du sort impérieux.
Ecartons loin de nous toute crainte frivole ·
Pour supporter la vie apprenons à souffrir ;
Et que la raison nous console
Des rigueurs du destin, que rien ne peut fléchir :
Laissons dans le silence approcher l'avenir.
Tout est riant dans la jeunesse,
C'est un printemps orné de fleurs :
Par la plus douce des erreurs,
Elle croit exister sans cesse ;
Tandis que la froide vieillesse,
Va du Dieu d'Épidaure invoquer les faveurs,
Pour languir tristement au milieu des douleurs.
N'ayons jamais cette faiblesse :

Les longs jours sont de longs malheurs.
De l'âge des plaisirs l'ivresse séduisante
Nous délaisse bientôt, et ne revient jamais :
Pour rendre de nos maux sa chaîne moins pesante,
Qui peut remplacer ses attraits ?
C'est vous, liens sacrés, que la sagesse honore,
Doux nœuds de l'amitié, puissans consolateurs,
Qui d'Oreste autrefois suspendiez les fureurs,
C'est vous que l'âge mûr implore.
Votre force soutient nos pas mal affermis,
Mais vous nous échappez encore.
Nous vieillissons, hélas! pour pleurer nos amis.
Vérité terrible et cruelle,
En vain de mon esprit je voudrais te bannir,
Lorsque tout ici me rappelle
Un sombre et tendre souvenir.
Vertueux Deroyer ! ami tendre et fidèle !
La mort, en te frappant, a voulu nous punir !
De l'éloquente Polymnie
La tristesse étouffe la voix :
De la justice en deuil j'apperçois le Génie,
Renversant le flambeau de la philosophie,
Rendre à l'obscurité le code de nos lois.
Aux pleurs que l'amitié lui donne,

La tendre humanité vient mêler ses regrets,
Et joindre le sombre cyprès
Aux lauriers triomphans dont Phébus le couronne.
Muses, qui présidez nos paisibles travaux,
Dans ce temple des arts consacrez sa mémoire;
Et, pour illustrer son histoire,
Annoncez qu'il sut vaincre et louer ses rivaux.
S'il eut l'ardent désir d'acquérir de la gloire,
Rien n'altéra jamais la bonté de son cœur.
Défendre l'opprimé, confondre l'oppresseur,
Présentait à son âme une double victoire,
Et le bonheur public fit toujours son bonheur.
Vainement l'affreuse imposture,
Pour aigrir ses esprits osait le diffamer :
D'un zèle généreux ardent à s'enflammer,
Par de nouveaux bienfaits il repoussait l'injure;
On pouvait le haïr, il ne savait qu'aimer.
O! rares qualités d'une âme bienfaisante!
Combien votre douceur sublime, attendrissante
Parut avec éclat, sous le mâle pinceau
De l'orateur brillant dont l'amitié touchante,
Au palais de Thémis en offrit le tableau (1).

(1) M. Barou du Soleil.

L'éloquence du cœur, on éprouva tes charmes :
D'une illustre assemblée il fit couler les larmes,
Et sauva son ami de l'oubli du tombeau.
Vous, citoyens de tous les âges,
Vous dont il fut l'arbitre ou le consolateur,
Couronnez ses vertus, célébrez sa candeur.
Qui sert bien sa patrie, a droit à ses hommages.
S'il méprisa dans ses malheurs,
Et la satire et l'or, content de vos suffrages;
Qu'un tendre souvenir éternise vos pleurs.
Tel jadis on vit Aristide,
Pour son zèle persécuté,
Aux cris d'une ligue perfide
Opposant la sincérité,
Mourir pauvre, mais respecté;
Et du peuple la voix auguste
Lui décernant le nom de juste,
Le donner pour exemple à la postérité.
Des hommes telle est la faiblesse;
D'un éloge étranger leur fier orgueil se blesse:
Nous voyons chez les Grecs le mérite proscrit,
Et chez nous l'ostracisme est la loi de l'esprit.
Mais toi, cher de Royer, tu méconnus l'usage
Des auteurs tourmentés d'une importune rage,

Qui sur tous les talens vont semant le mépris ;
Le mérite d'autrui ne te fit point ombrage ;
Ni ta bouche, ni tes écrits,
Même sur les méchans n'ont répandu l'outrage.
Si le savant utile est un sage pour vous,
Que sa tombe en ces lieux ne soit point ignorée.
Que la reconnoissance égale la durée
Des titres éclatans qu'il laisse parmi nous !
Le temps qui séchera les pleurs qu'il fait répandre,
De ses concitoyens respectera les vœux :
Puisse le monument où repose sa cendre,
Rappeler ses vertus à nos derniers neveux !

ÉPITRE

A DAMIS,

lue en la séance publique de l'académie de Lyon, le 6 décembre 1785.

L'Astre brillant qui nous éclaire,
De l'année achève le cours,
Et la nuit, sous le sagittaire,
Commande et raccourcit les jours.
A la fin de la riche automne,
Damis, nous sommes parvenus.
Comblé des présens de Pomone,
Et de Cérès et de Bacchus,
L'hiver vous ramène à la ville
Pour y goûter d'autres loisirs;
Vous fuyez avec les Zéphirs
La campagne froide et stérile.

On se lasse d'être tranquille.
Il faut varier ses plaisirs :
C'en est un de changer d'asile.
Ici de la diversité
Tout vous retracera l'image ;
Le bon esprit, le persiflage,
Le mensonge, la vérité,
Partagent la société :
Dans vos hameaux est-on plus sage ?
Le peintre aimable des amours,
Racan, chante avec complaisance
La bergère en simples atours,
Et de son berger la constance ;
Mais le gazon n'est pas toujours
Le trône heureux de l'innocence.
J'ai vu de ces cultivateurs
Dont on vante la bonhomie,
Près des grands, souples et flatteurs,
Du faible cruels oppresseurs ;
Et, fière de leur tyrannie,
J'ai vu la chicane ennemie
Ronger le soc des laboureurs.
En vain l'on oppose à nos mœurs
Leur vie active, simple et pure ;

Au village on est comme ailleurs :
Quoique plus près de la nature,
Les hommes n'en sont pas meilleurs.
Je sais que la vertu paisible
Habite encore dans vos champs ;
Mais à ses attraits si touchans
A la ville est-on moins sensible ?
J'en atteste ces monumens,
Ces temples de la bienfaisance,
Où le pauvre, dès sa naissance,
Jusque dans ses derniers momens,
Trouve de prompts soulagemens
Contre les maux et l'indigence.
Là, des citoyens généreux
Donnent leurs soins à l'infortune :
Tout homme est un frère pour eux,
Et la foule des malheureux
A leurs yeux n'est point importune.
Levant son front présomptueux,
Il est vrai qu'ici la richesse
Étale un luxe fastueux ;
Que dans les bras de la mollesse
Et d'un sommeil voluptueux
S'endort l'inactive jeunesse ;

Mais si le cœur est vertueux,
Qu'importe cette douce ivresse?
Que le censeur, dont l'âpreté
A ses discours rend indocile,
Qui répète, exhalant sa bile,
Ce qu'on a cent fois répété,
Vienne, au nom de l'humanité,
Proposer un projet utile,
Il sera bientôt écouté.
Témoin cet institut si sage
A qui la nature sourit,
Qui, trompant un barbare usage,
Nourrit la mère qui nourrit.
On applaudit, on encourage
Ce zèle, ces soins complaisans;
Et cependant c'est là l'ouvrage
Du luxe et de ses partisans.
Sexe que la vertu décore,
Et qui nous forcez à l'aimer;
Vous qu'un tendre désir colore,
C'est vous qui sûtes animer
Ce projet qui venait d'éclore.
Glorieux d'un si beau succès,
Puissiez-vous, bien sûr de nous plaire,

Fermer vos portes à jamais
A la nourrice mercenaire!
Je vois les traces du bienfait
Partout où mon œil se repose :
Des lieux que le Pactole arrose
L'oisif seul n'est point satisfait;
Il gronde, il fatigue, on le hait :
L'indulgent, au bien nous dispose ;
La douceur est comme la rose,
Dès qu'on l'apperçoit elle plaît.
Écartons la censure austère ;
L'homme veut être consolé :
Lui montrer une humeur amère,
Est d'un misantrope isolé
Plus égoïste que sévère.
Louons plutôt, mon cher Damis,
Que de nous permettre le blâme!
Ceux dont la critique aigrit l'âme,
A leurs devoirs sont moins soumis.
Si pour le bien l'éloge enflamme,
L'éloge doit être permis.
Venez d'une douce habitude
Reprendre et resserrer les nœuds ;
Entre le plaisir et l'étude,

Partagez l'hiver rigoureux,
Et, sans craindre l'ingratitude,
Aimez à faire des heureux.
Tâchez d'étudier les hommes.
L'orgueil les a trop rabaissés :
L'histoire des siècles passés
Fait chérir le siècle où nous sommes.
Entouré d'un cercle brillant
Réuni par la sympathie,
Usez du facile talent
De rendre par la répartie,
Un entretien vif et saillant ;
Et bravez le choc pétulant
Du fougueux amant d'Orithie,
Près d'un foyer étincelant.
L'heure sonne, le temps l'emmène.
De Thalie et de Melpomène
Le temple pompeux est ouvert :
Volez aux plaisirs de la scène,
Et qu'un char brillant vous ramène
Où l'amitié met le couvert.
C'est le moment de la saillie,
Des bons contes et des bons mots.
Hébé, toujours fraîche et jolie,

Verse le nectar à grands flots
Dans la coupe de la folie :
Morphée en l'admirant s'oublie ;
Le désir prévient ses pavots.
Ainsi finissant la journée,
Allez goûter un doux repos ;
Et sur une nuit fortunée
Que l'Amour tire les rideaux !

ÉPITRE

lue à la séance publique de l'académie de Lyon, le 24 avril 1787.

Je ne suis point, mon cher Damon,
Un philosophe atrabilaire,
Empruntant du cynique austère
L'orgueil, l'humeur et le bâton;
Je hais ce sombre caractère :
C'est un écart de la raison.
Je ne veux point, suivant l'usage
De nos frondeurs impérieux,
Aux grands refuser mon suffrage;
Ils ont des droits à notre hommage :
Tout pouvoir émane des dieux.
Mais en vain j'entends qu'on me gronde
De fuir ces cercles ennuyeux,
Où chaque jour nos merveilleux
Tour à tour vont faire leur ronde;
Ce qu'en langage précieux,
On appelle aller dans le monde,

Que ce Dorimon si vanté
Y porte son air agréable,
Ses travers, sa futuité;
Que lui trentième bien compté,
Un Crésus l'admette à sa table;
Je trouve que la liberté
A tant d'honneur est préférable,
Que le commerce est plus aimable
Sous les lois de l'égalité.

On se partage dans les villes.
L'un cherche l'éclat, il le suit :
Moi, j'aime les plaisirs tranquilles,
Je me tiens éloigné du bruit:
Chacun à son gré se conduit.
Aussi dans ces cercles qu'à peine
L'auteur modeste peut percer,
Qu'un savant se fasse annoncer;
Si son amour-propre l'y mène,
A lui permis de s'y placer :
Je laisse Horace prononcer
Entre Aristippe et Diogène.

L'homme n'a que le temps à lui :
L'oisif inutile et frivole,
En perdant ce temps qui s'envole,

Ira demain comme aujourd'hui,
Chez des protecteurs qu'il cajole,
Porter son billet ou l'ennui.
Pour lui, cette douceur si chère,
L'amitié, n'est qu'une chimère
Dont il parle sans s'y livrer;
C'est une vapeur passagère
Que, dans sa course trop légère,
Il peut à peine respirer.
Si j'entre dans une assemblée
Où le faste a marqué les rangs,
Des sons confus et discordans
Frappent mon oreille troublée :
Tout est cabale ou complimens.
Autour de la vieille comtesse,
L'élite de nos suffisans,
A la féliciter s'empresse
Sur ses grâces, ses agrémens,
Sur son éternelle jeunesse;
Elle rougit, et les méchans,
En la livrant au ridicule,
Offrent, sans pudeur, sans scrupule,
A sa voisine un même encens.
Plus loin, on fait des commentaires;

Le banquier parle au magistrat
D'évolutions militaires ;
Le militaire avec éclat
S'entretient de lois somptuaires,
Et, taxant les célibataires,
L'abbé veut soulager l'état.
Cependant le murmure augmente ;
On dispute sur l'opéra :
Sans s'écouter on argumente,
C'est à qui se contredira ;
De goût la baronne se pique,
Et plaide en faveur de Grétri ;
Valcour pour Piccini réplique ;
Grandval, d'un ton scientifique,
A Gluck oppose Cambini.
Le bruit de ce groupe lyrique,
A la fois grave et chromatique,
Est semblable au charivari
De notre moderne musique.
Dans ce choc, vieux Rameau, pardon
Philidor dont tu fus le maître,
Philidor que tu sus connaître,
A peur de prononcer ton nom !
Cléon paraît, et la Satire

Lui prépare un large fauteuil ;
De pamphlets ambulant recueil,
Cléon flétrit, mord et déchire ;
Et l'on ose lui faire accueil !
Il a besoin d'une victime,
On l'abandonne à ses fureurs ;
Pour lui, l'innocence est un crime,
La vertu, des dehors trompeurs ;
Tout ce qu'il touche il l'envenime,
Et l'on sourit à ses noirceurs !
Je me sauve, et par aventure,
Je rencontre le beau Saint-Phal :
Montons, dit-il, dans ma voiture,
Nous irons chez le général.
J'obéis : là c'est autre chose ;
On joue, et l'on reçoit, pour cause,
Le noble et l'homme sans aveu ;
L'avidité règne en ce lieu :
C'est l'intérêt qu'on déifie,
Sur ses autels on sacrifie ;
Tout cède à la fureur du jeu.
Le Hasard, au front taciturne,
Tristement penché sur son urne,
Y jouit des honneurs d'un dieu.

Sort cruel, exemple terrible!
Saint-Phal dans ce gouffre abimé,
Saint-Phal que j'ai connu sensible,
N'aime plus et n'est plus aimé!
Mais, sans m'arrêter davantage,
Un seul trait peint nos importans.
Au fond d'un brillant équipage,
Doris, mère depuis quinze ans,
Presse ses chevaux écumans;
Visite, en pompeux étalage,
Ses liaisons du haut parage,
Ses rivales, ses grands parens;
Mais l'heure du spectacle sonne,
Elle y vole, et dit à Damis:
Grâce à Dieu, je n'ai vu personne,
Et suis quitte envers mes amis.
Et vous voulez que je m'amuse
A cultiver avec grand soin
Ces égoïstes que ma muse,
Dans ses loisirs, rejette au loin?
L'amitié, qui me sert d'excuse
De mon cœur est le seul besoin.
Ne qualifiez plus sans cesse
D'hommes, de femmes du bon ton,

Ce monde, que rien n'intéresse ;
Ne vous y trompez pas, Damon :
Où l'on respire la mollesse,
L'attachement est politesse,
Et le sentiment n'est qu'un nom.
On s'aborde avec complaisance ;
On a l'air de la confiance ;
On sort sans proférer un mot.
Dire adieu, c'est une indécence,
C'est l'importune révérence
D'un provincial ou d'un sot.
C'est trop donner à l'imposture
Un temps qui ne revient jamais :
D'une société plus sûre
Venez goûter les doux attraits ;
L'amitié règne où je me plais :
Disciple constant d'Épicure,
Plus rapproché de la nature,
Je jouis mieux de ses bienfaits.
Pardonnez à ma bonhomie,
A ma franchise, d'autrefois ;
J'ai fait sans humeur, sans envie,
De votre bonne compagnie,
Le tableau tel que je le vois.

C'est là qu'un ami vous oublie
Aussitôt qu'il vous a quitté.
Dans cette foule si suivie,
Quoique vous y soyiez fêté,
Votre présence est peu chérie,
Et vous mourez peu regretté;
J'appelle une pareille vie
Le rêve de la vanité.

A M. B. D. S...

à son retour du fort Brescon, le 15 septembre 1788.

Nos cœurs flétris par votre absence,
Commencent à s'épanouir.
Cher voisin, vous allez jouir
Du prix de la persévérance.
Venez bêcher votre jardin.
Cérès a placé dans vos granges
Les trésors de son art divin :
Le Dieu qui préside aux vendanges,
Vous attend, la serpette en main.
Le cor, dès l'aube matinière,
A grand bruit vous appelle au bois :
Diane si chaste et si fière,
Vous offre son arc, son carquois :
Mais Thémis a sur vous des droits
Qu'on ne croit point qu'elle abandonne ;

Pour déterminer votre choix,
Près du livre sacré des lois,
Elle a placé votre couronne!
C'est le même que Cicéron
Reçut de sa main pacifique,
Quand du rivage Adriatique
Où l'exil illustra son nom,
Du sénat le pouvoir antique
Le rendit à la république.
Libre, vous pourrez du palais
Reprenant la route épineuse,
Mériter de nouveaux succès.
Du public l'estime est flatteuse,
Mais je ne vois de vie heureuse
Que dans le repos et la paix.
Loin de vous l'ardeur inquiète,
Qui, jamais contente de rien,
Sans cesse calcule ou projette!
Du magistrat, du citoyen
Vous avez acquitté la dette.
On vous chérit; qu'on vous regrette.
Revenez goûter la douceur
De cultiver votre héritage.
Votre compagne, dans son cœur

A vos vertus, votre courage :
A l'abri d'un nouvel orage,
La franche gaîté, la candeur,
Et des arts l'attrait séducteur
Vous suivront dans votre hermitage.
Si ce n'est pas là le bonheur,
Rien n'y ressemble davantage.

ÉPITRE
A UN JEUNE POETE.

Décembre 1788.

De votre muse jeune encore,
Ménagez, cher Atys, les timides accens :
Chantez, au retour de l'aurore,
Des bergers du hameau les désirs renaissans,
Et les attraits d'Éléonore.
Laissez les sublimes élans
Aux poètes fameux dont la France s'honore;
Et donnez à vos vers gracieux et coulans
L'aisance d'Euphrosine et la fraîcheur de Flore;
N'allez pas au début, sans l'aveu d'Apollon,
Imprimer chez Didot un poème éphémère;
Que nos Brébeufs nouveaux vous servent de leçon :
Songez que si l'on vante Homère,
On aime à répéter les airs d'Anacréon.
Un madrigal, une chanson
Immortalise Saint-Aulaire.

En vers, comme en amour, le secret est de plaire.
Tandis que dans les bois plantés par vos aïeux,
Aux devoirs des cités rien ne vient vous contraindre,
Où libre, vous n'avez à craindre
Ni cercle complaisant, ni rhéteur pointilleux,
Essayez et tâchez de peindre
Les dons de la nature étalés à vos yeux.
Pour animer les champs, le verger, la prairie,
De l'antique mythologie
Déployez les rians tableaux;
Elle peuple les cieux, l'air, la terre et les eaux,
Par son étonnante magie.
D'Hésiode et d'Ovide empruntez les pinceaux.
C'est en vain qu'un rimeur tristement la remplace
Par la grave maxime ou l'ennuyeux savoir:
Tout est inanimé sous sa plume de glace;
Les accens enchanteurs du chantre de la Thrace,
Sur ses sens engourdis ont perdu leur pouvoir:
Le lecteur qu'il veut émouvoir,
Trouvant Sénèque au lieu d'Horace,
En bâillant au pied du Parnasse,
S'endort sans s'en appercevoir.
Dans ce siècle éclairé telle est la maladie:
La vapeur britannique a rembruni le goût,

Entrez-vous à la comédie?
On vous dit, si l'on donne une pièce applaudie:
Aimez-vous la morale? on en a mis partout.
Que chez vous la pensée, en étendant sa vue,
S'élève, en parcourant une route inconnue,
Jusqu'au trône de l'Éternel.
L'imagination est la fille du ciel;
A sa marche inégale, on la juge bizarre;
Mais les arts ont besoin de son feu créateur;
Un artiste, sans elle, uniforme ou barbare,
Quand il serait vanté, n'est qu'un imitateur.
Du jeune âge c'est la richesse,
La source de nos premiers vœux.
Dessinez, d'après elle, Aphrodise et les jeux,
Des Grâces l'enjoûment, l'attrayante souplesse;
L'ardeur du beau Myrtil, de Zirphé la tendresse,
Les attraits du désir, le charme des aveux,
Et du plaisir la double ivresse.
Je croyais, à vingt ans, tous les couples heureux.
Dans un âge plus mûr, sur un savant pupitre,
Invoquant Despréaux, composez une épître;
Mais si le vers pénible attiédit le lecteur,
Redoutez le public, ne soyez point auteur.
[illegible]s succès? ils éveillent l'envie.

La satire s'attache à la célébrité ;
Aux tourmens de la vanité
Préférez, cher Atys, le repos de la vie.
Dans une douce oisiveté,
Égayez les loisirs de la société
Que votre muse aura choisie.
Assis sur les bords du Ladon,
Sous l'ombrage d'un chêne antique,
Pour plaire aux nymphes du canton,
Prenez le chalumeau rustique :
Que Syrinx, sous vos doigts, soupire une chanson;
Qu'au souper du vieux Télamon
Éclate une ronde bachique,
Et, d'un conte naïf où règne l'abandon
Aiguisez la pointe comique.
Rire avec ses amis, c'est braver la critique.
Ne vous servez jamais de ses traits accablans:
Qui veut tout censurer, fait preuve d'ignorance.
Sans être adulateur, célébrez les talens ;
Qu'ils soient unis entr'eux par la reconnaissance,
Et l'on verra les arts renaître triomphans.
Ainsi pour consacrer la suprême puissance,
Minerve avec des fleurs enchaîne ses enfans ;
Mais ils craindront toujours l'affreuse jalousie,

Ce monstre ingrat et vil que l'enfer en courroux,
A vomi sur la terre avec l'hypocrisie.
Victime de ses propres coups,
Rien ne peut modérer sa sombre frénésie :
En le comblant de biens on offense un jaloux.
Écartons loin de nous d'odieuses images.
Dans vos bosquets délicieux,
Je vois, à travers des feuillages,
L'enfant digne de nos hommages,
Ce dieu maître de tous les dieux.
La poésie enchanteresse,
Le fait naître de la beauté ;
Il en a la naïveté,
Le sourire innocent, la douceur, la finesse ;
La nature au printemps lui doit sa nouveauté ;
Son flambeau conduit la jeunesse
Au temple de la volupté.
Si ce dieu charmant vous inspire,
Aux pieds d'Éléonore allez grossir sa cour,
La lyre d'Apollon deviendra votre lyre.
A votre âge, l'air qu'on respire,
Et tout ce qu'on sent, c'est l'amour.
Phébus, pour un amant, n'est que le dieu du jour.
Aimez. Sur un lit de fougère

Où plus d'un Faune fut heureux,
Unissez vos sons amoureux
A la flexible voix de la tendre bergère
Qui fait jaillir vos premiers feux.
Chantez le bonheur d'être deux;
Tout vous peindra dans la contrée
Ces temps de Saturne et de Rhée,
Dont l'image nous flatte encor.
La terre sera mieux parée,
L'amitié partout révérée:
L'âge des sens est l'âge d'or.
Puisse le génie adorable
Qui couronna de fleurs le chapeau de Bernis,
Sur vos ouvrages réunis
Semer ce charme inévitable,
Ce feu, ce brillant coloris,
Qui rappellent à nos esprits
La douceur d'un songe agréable!
La muse didactique a cessé d'être aimable;
Le froid raisonnement glace son horizon:
Le prestige heureux de la fable,
Pour un poète est préférable
Aux chimères de la raison.

ÉPITRE

A MES CONCITOYENS,

Lue dans la séance publique de l'académie de Lyon, le 4 mai 1790.

Tandis qu'une douce espérance
Annonce un heureux avenir;
Tandis que pour nous l'obtenir,
Nos sages magistrats ont borné leur puissance
Au seul bien de nous réunir,
Pour me taire il n'est plus d'excuse.
Pénétré de ce que je vois,
Citoyens, permettez que ma craintive muse
A vos chants fortunés mêle sa faible voix.
Mon cœur ne craint point qu'on l'accuse,
Jamais l'intérêt ne l'abuse,
Il sent et s'exprime à la fois.
Un plus beau jour vous luit; mais après un orage,
De vos arts fléau destructeur,

Triomphez du destin, subjuguez sa rigueur,
Par les talens et le courage :
Songez que la constance est le trésor du sage.
Tel un prudent cultivateur,
Quand la grêle et les vents, déployant leur fureur,
Ont dévasté son héritage,
Bêche, émonde, laboure, et montre plus d'ardeur
Au travail, qui le dédommage.
L'instant suffit pour le ravage :
Il se répare avec lenteur.
Fuyez un emporté, que son cœur peut séduire,
Qui veut sur le moment abattre et reconstruire.
Soumettant au calcul tous les maux existans,
C'est le temps seul qui peut détruire
Des abus formés par le temps.
Ainsi les peuples de la Grèce,
Pour changer de lois et de mœurs,
Par les dieux firent la promesse
D'attendre les décrets de leurs législateurs.
Qui sait se modérer marche vers la sagesse.
Le premier de vos droits fut gravé sur l'airain (1);

---

(1) Le sénatus-consulte de l'empereur Claude, gravé sur deux tables d'airain, conservées sous le vestibule de l'hôtel de ville.

L'empereur, le sénat et le peuple romain
L'ont consacré sous vos portiques.
On a vu vos aïeux, pour ces titres antiques,
Combattant le fer à la main,
S'opposer aux torrens des fureurs despotiques,
Et du roi des Français faire leur souverain (1).
Alors, de son pouvoir protégeant l'industrie,
Bientôt le commerce naissant
S'augmenta par l'économie,
S'étendit dans l'Europe, et devint florissant.
Mais, des arts enchanteurs empruntant le génie,
Lyon surpassa Tyr, Damas, Alexandrie,
Et remplit de son nom le monde commerçant.
Cultivez sans relâche un terrein si fertile;
Entretenez la main habile
De qui le luxe attend ses plus brillans atours.
Le travail est un fleuve utile
Dont il est dangereux de suspendre le cours.
Voyez dans vos jardins les soigneuses abeilles,
Que célébra Virgile en vers mélodieux:
Des ruches d'Aristée observez les merveilles;
C'est l'image d'un peuple actif, laborieux,

(1) Philippe-le-Bel, en 1312.

Que la paix enrichit de ses dons précieux.
Que tous vos vœux se réunissent,
Citoyens, rappelez cette fille du ciel,
Et que d'un pacte solennel,
De ce temple des arts les voûtes retentissent !
Votre chef y préside (1), et j'emprunte sa voix
Pour offrir au meilleur des rois
D'un peuple bien uni le juste et libre hommage.
S'il fait notre bonheur en nous rendant nos droits,
Pour prix de son amour aimons-le davantage,
Et jurons avec lui de respecter les lois.
Libres, soyez heureux : le serment que vous faites
Est le solide appui de votre sûreté;
Punissez la licence et l'indocilité :
La liberté n'est plus où les lois sont muettes.
Qu'un homme vertueux, modeste, bienfaisant,
Dirige vos conseils; en tout temps les éclaire;
Qu'il soit intègre et populaire;
Sévère, sans rigueur; sans orgueil, imposant;
Que sa sagacité devine l'innocence (2);

(1) M. Savy, maire, et président de l'académie de Lyon.

(2) Le plaidoyer en faveur de Game : ce fait est connu de toute la ville.

Qu'en zélé protecteur il prenne sa défense ;
Et qu'un titre si beau soit déjà proclamé...
Le public m'interrompt ; plein de reconnaissance,
Il indique Savy : c'est lui qui l'a nommé.
Mais j'entends applaudir ; c'est vous qu'on félicite :
Près d'un maire adoré, choisi par ses égaux,
Des citoyens on voit l'élite
Se partager entre eux ses immenses travaux ;
Et l'écharpe devient le signe du mérite,
Bien mieux que des Romains les terribles faisceaux.
Que l'olivier se joigne au chêne de Dodone ;
Que les chants du fils de Latone
Du bonheur, dans ces murs, nous annoncent l'espoir :
Au courage civique offrons une couronne ;
Ce n'est plus le rang qui la donne,
La vertu par vos mains vient de la recevoir.

RÉPONSE

A M. A.....

qui avait engagé l'auteur à l'aller voir pendant sa maladie.

Entouré d'un apothicaire,
D'une garde, d'un médecin,
En voyant sur ton secrétaire,
Au lieu des œuvres de Voltaire,
Séné, rhubarbe, tamarin,
On dit : Ce gars a bien la mine
D'être l'insigne favori,
Le toutou, le mignon chéri
De ce dieu de la médecine,
Dont la loi triste, mais divine,
Est un céleste amphigouri ;
Le temple, une affreuse cuisine,
Et le nectar, un pot-pourri.

Mais lorsqu'on lit dans ton épître,
Ton *te rogamus, audi nos*,
On dit bientôt : C'est à Théos
Qu'il l'a faite, sur le pupitre
Du dieu qu'on adore à Délos.
Volons où son cœur nous appelle :
Oui, mon ami, j'irai demain,
Un conte en poche, Ovide en main,
Unir ma voix dans ta chapelle,
A tes élégans *oremus*.
C'est demain le jour de Phébus.
Puisse ce doux pélerinage
Aux lieux où se plaît Apollon,
En dépit de monsieur Purgon,
Te valoir mieux que le breuvage
Qui rajeunit le vieil Éson.

AU MÊME.

Je l'ai lu, mon cher A.....
Ce conte presque apostolique,
Qui vient sûrement de bon lieu,
Puisqu'il sort de votre boutique.
Son ton me plaît infiniment :
J'aime qu'un peu l'on se néglige ;
Mais je vous dirai franchement
Que la dédicace m'afflige.
Je ne suis très-certainement
Qu'un rimailleur à la douzaine,
Et vous osez effrontément
Me comparer à Lafontaine.
Ami, si vous voulez mentir,
Et que l'on vous en remercie,
Cajolez, pour nous divertir,
Une vieille et triste harpie.
Dites-lui, d'un ton d'amitié,
Qu'elle a la fraîcheur, la jeunesse,

Les grâces, les traits, la finesse
De votre charmante moitié.
Vous aurez de la hardielle,
Un grand merci, de bonne foi ;
Mais le public se rira d'elle,
Comme il va se f..... de moi.

RÉPONSE

A UNE INVITATION.

GRACES, honneur au couple aimable
Qui m'a si galamment prié.
A..... près de ta moitié,
Jeune, séduisante, agréable,
Aujourd'hui nous verrons à table,
L'amour, l'hymen et l'amitié.

A Mlle. DE T...

C'est moi, sage et belle Sophie,
Qui viens tomber à vos genoux.
Ne croyez pas qu'on vous oublie,
Car vous pécheriez plus que nous.
Parle-t-on de la plus jolie?
Nos élégans vous nomment tous;
Et, malgré leur coquetterie,
Nos femmes voudraient être vous.
Pour éviter votre colère,
Je ne dis rien de moi chétif;
Semblable à la jeune bergère
Qui, près d'une maman sévère,
Fait un aveu tendre et naïf,
Je rougis, tremblant et craintif.
Comme elle, n'osant pour excuse
Donner la sensibilité,
J'aime mieux dire : Je m'accuse

D'un soupçon que j'ai mérité,
Au tribunal de la beauté,
Qu'essaya de chanter ma muse.
C'est toute ma confession :
Le cœur touché de repentance,
Je viens demander pénitence,
Et j'attends l'absolution.
La parfaite contrition
Des Dieux mérite l'indulgence.
O vous qu'on adore comme eux,
Vous qui faites plus d'un coupable,
Sans daigner faire un seul heureux;
Sophie, à mes timides vœux
Ne soyez point inexorable !
Songez qu'avec moins de rigueur,
Minerve, dont vous êtes sœur,
De Pâris eût reçu la pomme;
Et que les Grâces, qu'on renomme,
Aux attraits joignent la douceur.
L'affabilité, la candeur,
Sont le charme et l'écueil de l'homme.
Songez qu'au temple de l'Amour
La guirlande qui vous couronne,
Outrage les beautés du jour;

Et pardonnez à votre tour,
Si vous voulez qu'on vous pardonne.
Tel est du pauvre VASSELIER
La prière simple et modeste :
Monsieur B.... mon chancelier,
Voudra bien vous dire le reste.

Lyon, septembre 1781.

A LA MÊME.

Belle Sophie, en vain irais-je, pour vous plaire,
Au pied du double mont amasser quelques fleurs;
Ses bouquets sont flétris, et les Muses en pleurs
Regretteront long-temps la perte de Voltaire.
Le lugubre cyprès va couvrir ces beaux lieux.
Pour jamais ce grand homme a quitté le Parnasse :
Son génie éclatant l'a porté dans les cieux.
Enfin il est assis à la table des dieux,
Sans craindre qu'ici-bas un mortel le remplace.
Chaque Muse à sa mort perd un amant heureux ;
On n'entend dans les airs que des cris douloureux :
Tout porte la couleur de la sombre tristesse.
Mais voulez-vous dans ce séjour
De Vénus ramener la cour?
Parcourez les bosquets qu'arrose le Permesse ;
Chantez sur votre luth l'innocence, l'amour,
Et faites admirer les charmes de la Grèce.

Vous verrez un essaim d'auteurs,
Comme moi bravant les neuf Sœurs,
S'écrier dans leur double ivresse :
Dieux ! faites-la régner sur le sacré vallon !
Des beaux yeux de Sophie une seule étincelle
Nous inspire bien mieux que la troupe immortelle ;
Et son luth vaut cent fois la lyre d'Apollon.

A Mme. M.....

Ma foi ! s'élève qui voudra
Jusqu'au céleste aréopage.
Madame, quand on y rira,
Et que vous serez du voyage,
C'est alors que l'on m'y verra.
Sans vous ces dieux de l'Opéra
N'entendront point le badinage.
Je me plains de leur cruauté :
Pour des péchés sans conséquence,
Comme Job je suis tourmenté ;
Au mal ils ont joint l'abstinence :
Et puis qu'on vante la clémence
De leur vieille divinité !
Mieux vaut chérir l'humanité,
Qu'aller trembler en leur présence.
Je laisse à Messieurs Montgolfier
De l'air parcourir la carrière ;
J'admire leur courage altier,

Et j'applaudis à la lumière
Qu'ils jettent sur ce globe entier :
Mais je reste dans mon terrier.
Chacun raisonne à sa manière.
Quant à moi, je trouve ici-bas
Tout ce que désire mon âme :
La franche bonté, des appas,
Témoins mon parrain, vous, madame,
Sans ceux que je ne nomme pas ;
Et tandis que le ciel se venge,
Qu'il m'attache au lit de douleur,
Par un contraste bien étrange,
Vous me pardonnez une erreur
Qu'il punirait avec aigreur.
A vous seule gloire et louange ;
Chez vous les biens sont sans mélange ;
Chez vous on trouve le bonheur.
Avec de l'esprit comme un ange,
Vous avez encor sa douceur.

A M. DE R....

Vous avez beau dire, compère,
Souvent d'un songe nous naissons,
De songes nous nous repaissons,
Et courons après la chimère,
Malgré les plus sages leçons.
Qui donne à quelqu'un de votre âge
Un conseil rigide, a grand tort.
Le temps seul, réglant notre sort,
A coups de faux, rend l'homme sage.
Jouet des vents et de l'orage,
Il erre long-temps loin du bord;
Et ce n'est qu'après le naufrage,
Qu'on le voit entrer dans le port.

A M. DE VOLTAIRE.

Lyon, le 17 février 1773.

Nous avons reçu hier, Monsieur, au lieu d'un ennuyeux bulletin, la copie de votre lettre charmante à M. le maréchal de Richelieu, du 21 décembre. En la lisant, j'ai dit tant mieux : voudrez-vous bien me le pardonner ?

Je déteste la Calomnie ;
Ce monstre est horrible à mes yeux ;
Cependant de vos envieux
Je passe la plaisanterie.
Il est partout d'honnêtes gens,
Même parmi les rabbinistes.
Puissent vos sombres calvinistes
N'être aujourd'hui que médisans.

En lisant la sainte écriture,
Nous voyons chez bien des vieillards,
Par des gestes et faits gaillards,
L'amour surmonter la nature.

Les païens en firent un Dieu,
Qui nous meut selon son caprice :
Il rend froid le jeune Narcisse,
Et fait triompher Richelieu.

Si les hauts chênes de Dodone
Prédisaient les biens et les maux,
L'Amour fit chanter les roseaux :
Vous lui devez votre couronne.

Du fameux chantre de Théos
Long-temps il a monté la lyre :
Puisse-t-il, plein de son délire,
Vous conduire encore à Paphos!

Amen !

AU MÊME.

Lyon, le 27 avril 1773.

Nourrissez-vous de végétaux,
M'écrit un docteur de Marseille;
Mais qu'ils soient tendres et nouveaux.
Ce régime fera merveille
Contre la goutte et tous les maux.
Pour que votre appétit s'éveille
Aux seuls mets que je vous conseille,
Dans mon jardin j'ai fait un choix,
Et je vous offre une corbeille
D'artichauts et de petits pois.

Le courrier m'a effectivement remis hier l'ordonnance et les légumes; permettez-moi, Monsieur, de les partager avec vous.

Car de cette goutte maudite,
Comme Horace, comme Chaulieu,
Comme Montaigne et Montesquieu,

Vous avez reçu la visite.
Si c'est le lot des beaux esprits
Et des sages de cette sorte,
Ma foi, le diable qui la porte,
En me la donnant s'est mépris,
Et la méprise est un peu forte.
Qu'il s'informe donc à Paris,
A nos modernes érudits:
Des savans il aura l'adresse.
Un tel loge dans ce quartier,
Lui dira monsieur Sabatier,
Avec douceur et politesse;
L'autre demeure en tel endroit.
Si ce docteur marquait sa route,
Le diable serait plus adroit;
Et, sans nul quiproquo, la goutte
Irait toujours à qui de droit.

Elle n'exercerait pas ma patience comme elle fait depuis trois jours; car il est bon de vous dire, Monsieur, pour que vous me pardonniez mes mauvais vers, que c'est de mon lit que j'ai l'honneur de vous écrire.

RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.

La neige a de nos champs fait blanchir la verdure,
Et nous mangeons des petits pois !
Ainsi donc, vous changez les lois
De l'aveugle et triste nature !
Si jamais quelque potentat
Veut achever, par sa justice,
De changer les lois de l'état,
Il nous rendra plus de service.

Vous m'envoyez, mon cher ami, non-seulement des petits pois et des artichauts, mais encore de jolis vers. Je vous remercie des uns et des autres. Défaites-vous donc de votre goutte; il me semble que vous en êtes trop souvent attaqué. Pour moi, j'ai tous les maux ensemble, sans cela je serais actuellement avec vous,

Le vieux malade de Ferney.

Ce 28 avril.

A M. DE VOLTAIRE.

A Lyon, le 30 avril 1773.

Si je pouvais changer les lois
De l'aveugle et triste nature,
Bientôt sous votre chevelure
On découvrirait un minois
Frais et brillant tel que j'en vois
A quelques compagnons de Saint Bonaventure.
Vous auriez repos et santé ;
Est-ce tout ? oui. Votre partage
Est la richesse, la gaîté,
Le cœur noble et l'âme sage.
Non, il n'en faut pas davantage,
Quand on a l'immortalité.

AU MÊME.

Le premier de l'an 1774. Du château de Ferney.

Le dieu qui porte double face,
Comme bien des gens à Paris,
Ce matin fut aussi surpris
De me rencontrer au Parnasse,
Que le seraient les bons esprits
De Saint Ovide et Saint Horace,
S'ils voyaient dans leur paradis
Fréron, Sabatier et Garasse.
Je lui parlai fort humblement,
Mais pourtant avec confiance;
Car je crois très-pieusement
Qu'un être infini, tout-puissant
Est la bonté par excellence;
Et qu'en le craignant on l'offense.
Voici ma prière à Janus,
Que toute âme sage et chrétienne

Doit mêler à ses *oremus :*
Que votre règne se maintienne
Chez nous, lui dis-je, un siècle et plus,
En attendant que Jésus vienne
Rôtir Marc-Aurèle, Titus,
Aristide, Confucius,
Et les sages de foi païenne
Qui n'ont pour eux que des vertus.
Fermez à la fureur guerrière,
Fermez vos portes pour jamais ;
Le front courbé dans la poussière,
Que les Turcs demandent la paix !
Qu'écoutant une voix divine
Leur sultan adopte les lois
Qu'à cent peuples donne à la fois
Du Nord l'étonnante héroïne !
Minerve les propose aux rois,
En les dictant à Catherine.
Sur mon sort je ne vous dis rien :
Dans cette terre fortunée,
Pour désirer, je suis trop bien ;
Attendons la prochaine année.
Mais pour le maître de ces lieux,
Dont la sagesse nous éclaire,

Pour l'incomparable Voltaire
Portez mes souhaits jusqu'aux cieux.
Phébus lui prête son délire ;
Que ce dieu veille sur ses jours,
S'il veut conserver son empire !
Et que le père de Zaïre,
Que nous admirerons toujours,
Chante encor long-temps sur sa lyre
Et les héros et les amours !

AU MÊME.

Nos champs ont repris leur parure,
Nos vergers sont couverts de fleurs:
D'une haleine féconde et pure
Zéphire enrichit la nature,
Et l'Amour parle à tous les cœurs.
Le printemps pour nous recommence,
Tous ses trésors nous sont offerts:
Et, comme aux bergers, sa présence
Vous vaut plus d'une jouïssance,
Malgré vos quatre-vingts hivers.
Le dieu du Pinde vous caresse;
L'Olympe applaudit à vos chants:
Pour vous l'âge n'est point vieillesse;
Et mieux que la folle jeunesse,
Vous êtes servi par vos sens.
En cueillant la rose vermeille,
Vous sentez le parfum des dieux:

Des oiseaux que l'aurore éveille,
Les concerts charment votre oreille :
Votre œil suit l'aigle dans les cieux.
Du toucher l'organe sévère
Chez vous est plus sûr que jamais.
Le vainqueur que l'Inde révère
Vous fait savourer le Madère :
Comus flatte votre palais.
Ainsi vous trouvez dans vous-même
Par vos cinq sens la volupté :
Si ce n'est pas le bien suprême,
Donneriez-vous pour le sixième
La sagesse et votre gaîté ?

AU MÊME.

De par Hygie, un peu gênante,
Fuyez-vous les apprêts d'un superbe festin?
De par Phébus, je vous présente
Les prémices de mon jardin:
Il veut être le médecin
Du plus illustre amant des Filles de mémoire.
En conservant vos jours il augmente sa gloire.
Le génie est vainqueur du temps.
Vous étiez Homère à vingt ans,
Et tout le Parnasse à quarante.
Votre lyre est encor la lyre d'Apollon:
L'univers entier, qu'elle enchante,
A quatre-vingts passés, vous nomme Anacréon:
Soyez Saint-Aulaire à nonante;
Et, mollement assis sur un lit de gazon,
Entouré des Amours, baffouant un Satyre,
Faites le portrait de Thémire,
Et l'épitaphe de Fréron.

A Lyon, 15 avril 1774.

AU MÊME.

à l'occasion du mariage de M. de Villette.

Tout respire ici le bonheur,
Et ce bonheur est votre ouvrage.
O vous du monde entier l'heureux consolateur,
Vous qui chantez l'amour sous les glaces de l'âge,
On vous célèbre au loin ; mais qu'il est plus flatteur
De ne devoir qu'à votre cœur
De vos nombreux amis le volontaire hommage !
On redoute les rois ; les grands sont respectés :
Qui sait se faire aimer jouït seul de la vie.
Que dans ce beau moment mon âme est attendrie !
Le grand homme sourit ; je vois à ses côtés
Tibulle aux genoux de Délie,
D'un feu tranquille et pur, goûtant les voluptés.
De Tibulle on connaît la muse,
Sa finesse, son coloris :

Il peint son cœur dans ses écrits ;
Plus le cœur est sensible, et plus il nous abuse.
Au milieu des plaisirs que la jeunesse excuse,
Il s'oublia long-temps, d'un vain délire épris.
Mais enfin la raison l'éclaire ;
L'aimable séducteur est un fidèle amant,
Et la sagesse de Voltaire,
Et les yeux de Délie, ont fait ce changement.
Délie à la beauté touchante
Unit un esprit fin qu'on ne soupçonne pas :
On la voit; elle plaît : on l'entend ; elle enchante :
Sa douce modestie égale ses appas :
De la candeur, de l'innocence
Elle a le langage ingénu ;
Élève de Minerve, elle en a la vertu,
La douceur et la bienfaisance.
Mais déjà de l'Hymen j'apperçois les flambeaux
S'allumer au feu du génie ;
Et tandis que de mes pipeaux
Je veux tirer des sons pour Tibulle et Délie,
Du chantre de Henri le luth harmonieux
Me force à l'écouter, et je suis dans l'ivresse.
Quels airs ! quelle fraîcheur ! que de délicatesse !
Voltaire est l'Apollon des cieux ;

Il règne dans nos cœurs, comme sur le Permesse.
Que nos jeunes époux l'adorent tour à tour !
Ils tiennent leur bonheur de sa main caressante ;
Et le tendre Tibulle et sa sincère amante
Doivent à l'amitié les plaisirs de l'amour ;
Et dans ce fortuné séjour
Le dieu qui les unit est le dieu qui les chante.

AU MÊME.

Que j'aime votre épitre au grand roi de la Chine,
Ce ton philosophique et ces traits délicats !
Tout en est beau ! votre muse divine
Semble retourner sur ses pas.
Conservez bien long-temps ce feu qu'on vous envie;
La gaîté qui charme la vie,
De la parque inhumaine émousse le ciseau.
On ne badine plus quand on touche au tombeau;
Vous plaisez comme à votre aurore :
Pauvre François de Neufchâteau,
Ton héritage est loin encore (1) !

(1) Allusion à la réponse de M. de Voltaire, à M. François de Neufchâteau, qui finissait par ces vers:

« Il faut bien que l'on me succède,
» Et j'aime en vous mon héritier. »

A Mme. B.....

qui avait envoyé un panier de vin de Chypre à l'auteur.

Vénus, pour régaler sa cour,
Au temps où dans Paphos elle était adorée,
Fit croître des raisins dont la grappe dorée
Remplissait les celliers consacrés à l'Amour.
Bacchus unit à son empire
L'île qui produisait ce vin délicieux:
Hébé versa du Chypre au souverain des cieux,
Et bientôt Apollon le chanta sur sa lyre;
Mais on le réservait pour la bouche des dieux.
Une divinité charmante,
Au modeste regard, à la voix consolante,
En fit part ici-bas à ses vrais favoris;
J'en tiens deux gros flacons de sa main bienfaisante,
Et de cette faveur je ressens tout le prix.

Tendre amitié, que je révère,
Qui seule peux combler les souhaits d'un mortel !
Offrir tes dons à ma commère,
C'est rendre à tes bontés un hommage sincère.
Ton temple est dans son cœur, sa table est ton autel:
Je viens, près d'une amie, et si rare et si chère,
Te vouer un culte éternel.

A M. DE L.....

Je promets aujourd'hui lundi,
Vu ton élégante requête,
Que chez toi, ce prochain jeudi,
Nous célébrerons double fête.
A nos plaisirs mêlant nos jeux,
Pour ton bonheur faisant des vœux,
Nous couronnerons la journée.
Dans ces momens délicieux,
Ton île, par toi dédaignée,
Deviendra l'île fortunée,
Où les anciens plaçaient les Dieux.

AU MÊME.

Grand merci de votre opuscule,
Cher comte, vous voilà docteur.
Ne craignez point le ridicule;
Un système conservateur
Doit être embrassé sans scrupule,
Et je vous prends pour directeur.
Mais dans une orgie agréable,
Où la raison cède à l'esprit,
Je crains de devenir coupable;
Car je n'ai d'autre guide à table
Que ma soif et mon appétit.
Et puis, malgré ma confiance,
Je peux pécher, par ignorance,
Contre le principe établi.
Dans un mets d'exquise apparence,
Qui me montrera la présence
De ce dangereux alkali,
Si fatal à notre existence?
En vain, pour moi, depuis trente ans

De l'art du chimiste on raffole,
J'en ignore les élémens.
Disciple d'un pharmacopole,
Je ne veux point, en cheveux blancs,
M'asseoir sur les bancs de l'école.
Comte, venez à mon secours;
Venez à l'heure du potage;
Demain dans mon petit ménage,
Là, nous commencerons un cours:
On ne s'instruit que par l'usage.
Ma compagne, à votre côté,
De vos secrets dépositaire,
Se réglera, pour ma santé,
Sur votre exemple salutaire:
Vous aurez un plat de gaîté;
C'est notre régime ordinaire.
D'Horace, en sablant votre vin,
Je chanterai, le thyrse en main,
L'hymne au dieu que l'Inde révère;
Car si, par l'acide divin,
De l'empirique mortifère
Vous combattez l'art assassin,
C'est au bruit répété du verre
Que je chasse le médecin.

A Mme. P.....

en lui envoyant une montre.

Petite montre, va trouver
Un doux objet à son lever ;
Jamais en repos ne demeures,
Si tu veux la servir long-temps.
Sur ton cercle, à ses yeux charmans
Puisse l'amour marquer les heures,
Et l'amitié, tous les momens !

A Mme. B . . . . . .

le jour de sa fête.

Votre patron n'est pas le mien,
Quoique je sois Jean, et vous, Jeanne;
A l'imiter je n'entends rien :
Peut-être que, pour un chrétien,
Ma conduite est un peu profane.
Saint Jean ne buvait que de l'eau,
Et n'aimait que les sauterelles ;
J'aime le vin vieux et nouveau,
Mon Jourdain c'est un gros tonneau,
Mes insectes des bartavelles.
Dans un désert inhabité
Il vécut, en fuyant les hommes ;
Vous voir est ma félicité,
Et vous me prouvez que nous sommes
Nés pour vivre en société.
De Jésus ce saint précurseur,

Qui réjouït toute la terre,
Ne connut jamais la douceur
D'une amitié tendre et sincère ;
Et l'amitié fait mon bonheur.
Du sacrement utile à tous
Il réalisa le système :
Je trouverais mon sort bien doux,
Si j'en prenais un avec vous ;
Mais choisirais-je le baptême ?
Tel qui voudrait suivre ses lois,
Serait plus hermite qu'apôtre ;
De la femme il frauda les droits :
Pour moi je sens, quand je vous vois,
Que Dieu fit un sexe pour l'autre.
Il défendit, dans Nazareth,
Aux fillettes d'orner leur tête
D'une rose ou bien d'un œillet ;
Et je vous présente un bouquet,
Le jour que l'on chomme sa fête.
Jeanne, n'imitez pas toujours
Ce saint qui fit tant de merveilles ;
Souvenez-vous, dans vos beaux jours,
Que sa haine pour les amours
Lui fit perdre les deux oreilles.

A Mme. BLAQUIERE

ET A M. LE MARQUIS DE FLORIAN,

A FERNEY.

Quand on a perdu la beauté,
Les talens et l'esprit peuvent rester encore.
Blaquière en son printemps eut les charmes de Flore,
Minerve éclaira son été;
Et, près de son hiver, sa muse a fait éclore
Un ouvrage enchanteur par les Grâces dicté,
Et dont le Parnasse s'honore.
Interprète de tous les cœurs,
Florian au même âge où chantait Saint-Aulaire,
Lui porte notre hommage et la couvre de fleurs:
Des chevaliers français tel est le caractère:
Un vétéran fait nos honneurs.
Ainsi le corps vieillit, mais l'esprit n'a point d'âge:

Tel Phébus dans les cieux brille en toute saison.
Jeune, on vante l'amour, les héros, le courage ;
Mais il est heureux pour le sage
De chanter le génie en louant la raison.

A Mme. DE F.....

au moment de l'ascension du ballon de Lyon.

Sous l'heureux pavillon dont Minerve a fait choix,
Nous allons parcourir des routes inconnues;
Ce n'est pas la première fois
Qu'un nom si cher est porté jusqu'aux nues,
Ce nom, Madame, est l'égide des arts;
Ils s'empressent de toutes parts
A venir vous offrir leurs vœux et leur hommage.
Vous m'honorez de vos regards:
Mes succès seront votre ouvrage,
Et vous enflammez mon courage.
Dans ce signal de nos derniers adieux,
Votre gloire nous suit au séjour du tonnerre;
C'est ainsi qu'en quittant la terre,
Comblé de vos bontés, je vole vers les cieux.

A M. P.....

DOCTEUR-MÉDECIN.

Les malades, jadis en Grèce,
Au blond Phébus avaient recours:
Un poète, au bord du Permesse,
Implorait aussi son secours.
Nos philosophes incroyables,
Sans respect pour l'antiquité,
De leur certaine autorité,
Veulent qu'on mette au rang des fables
Cette double divinité.
Mais les filles de Mnémosyne,
Malgré ces esprits de travers,
En répétant dans leurs concerts
Votre épître aisée et divine,
Prouveront à tout l'univers
Que le dieu de la médecine
Est aussi le dieux des beaux vers.

145

MÉLANGES.

QUATRAIN.

De plaire, un jour, sans aimer, j'eus l'envie ;
Je ne cherchais qu'un simple amusement ;
L'amusement devint un sentiment ;
Le sentiment, le bonheur de ma vie.

LA BEAUTÉ.

STANCES.

Dans un bois voisin de Cythère,
Mon cœur me conduisit un jour
Vers une route solitaire
Qui mène au palais de l'Amour.
En m'égarant dans cette route,
Un temple s'offrit à mes yeux :
C'est ici, disais-je, sans doute,
Qu'à l'Amour on offre ses vœux.
Mais mon erreur était extrême,
C'était celui de la Beauté :
L'Amour, adorateur lui-même,
Encensait la divinité.

La Beauté, fière de ses charmes,
Sur la tendre Hébé s'appuyait;
Les Grâces aiguisaient ses armes;
La Volupté lui souriait.

Devant elle, brûlait sans cesse
Le feu des amoureux Désirs:
L'encens, fourni par la Faiblesse,
Était offert par les Plaisirs.

Je vis par le dieu de Cythère
Des autels avec soin dressés,
Du bout de son aile légère,
Presqu'au même instant renversés.

Ces autels n'étaient que de sable,
Détruits par le moindre accident:
L'Amour seul n'est guère capable
De bâtir plus solidement.

D'autres Amours avec adresse
S'empressaient à les rétablir:
La déesse de la Jeunesse
Les aidait à les embellir.

O Beauté! disais-je en moi-même,
L'Amour même doit t'adorer.
Être belle est le bien suprême:
Qui peut ne pas le désirer!

Mais quoi ! grand Dieu ! je parle encore,
Et déjà j'apperçois le Temps,
Qui, d'un air farouche, dévore
Le feu, la victime et l'encens.

Tremblante, inquiète, éperdue,
Je me croyais prête à périr,
Quand, du haut du ciel descendue,
La Raison vint me secourir.

Suis-moi, me dit cette déesse,
Je fus toujours chère à ton cœur :
Dans le temple de la Sagesse,
Je saurai faire ton bonheur.

Là tu me trouveras suivie
De plaisirs simples, mais constans :
Le plus sûr bonheur de la vie,
C'est d'en bien remplir les instans.

Sans vouloir paraître savante,
On peut occuper son esprit ;
Mais garde-toi d'être pédante,
Plus d'une femme s'y méprit.

Raison, tu ne m'as point trompée ;
Je regrette peu la Beauté :
Son éclat, qui m'avait frappée,
M'aurait caché la vérité.

MÉCHANCETÉ.

En faisant sa cour, bassement,
Dans tous les bureaux de la guerre,
Philinte obtint un régiment,
Et répétait complaisamment :
« Pour le succès de mon affaire
» Je n'ai jamais fait un seul pas. »
C'est vrai, dit un vieux militaire,
Quand on rampe, on ne marche pas.

SUR LA DECOUVERTE DES BALLONS.

Un espace infini nous séparait des cieux ;
Mais, grâce aux Montgolfier que le génie inspire,
L'aigle de Jupiter a perdu son empire,
Et le faible mortel peut s'approcher des Dieux.

COUPLETS

A Mme. B.....

en lui envoyant, pour bouquet, du café Moka, la veille de la Saint-Jean, 1773.

Air : *De Joconde.*

Comme on suit mal de son patron
L'exemple salutaire !
Le mien était cocu, dit-on :
Je suis célibataire.
Le vôtre sauvait ses élus
Du péché de la pomme ;
Et vos yeux en damnent bien plus,
Que n'en fit le saint homme.
Pour l'imiter, votre Saint Jean
Était un Jean trop triste.
Dans vos jeux faites-vous un *Jan ;*
Laissez-là Jean-Baptiste.

Pour vous, Jean tout court est encor
D'un pauvre Jean l'emblème.
Ah ! suivez Saint Jean-Bouche-d'or,
Dites-moi, Jean, je t'aime.
Daignez, Madame, en souriant,
Recevoir mon offrande;
C'est la fève de l'Orient,
Dont vous êtes friande.
Un bouquet demande un baiser;
Que ces vers me l'obtiennent.
Ne dites point pour refuser :
Jean, va-t'en voir s'ils viennent.

PARODIE.

De l'urne où le destin l'enchaîne,
Le hasard nous sert quelquefois;
La fève nous offre une reine
Que nous indiquait notre choix.
Les sujets soumis qu'il lui donne,
L'Amitié les mène à sa cour;
Et l'heureux Hymen la couronne
Des fleurs que cultive l'Amour.
Cet amour, dont la flamme pure
Brûle les plus sages mortels;
Dont la pudeur est la parure,
Chez notre reine a ses autels:
Nous l'unissons à la décence,
N'en déplaise à nos beaux esprits,
Qui jugent de toute la France,
Par les désordres de Paris.
Beautés, qui fuyez la licence,
Laissez soupirer vos amans,

Et ne payez qu'à la constance,
Le tribut des vrais sentimens.
N'appelez point une faiblesse,
Ce prix de la sincérité :
La gloire est d'orner la sagesse
Des roses de la volupté.

En tout vous êtes nos modèles :
La coquette fait les flatteurs ;
La volage, les infidèles ;
La dévote, les imposteurs.
Depuis que du premier des hommes
Deux beaux yeux furent les vainqueurs,
Jusqu'au temps frivole où nous sommes,
Vos goûts sont des lois pour nos cœurs.

En chevaliers fiers, intrépides,
Changer nos frêles officiers ;
Réformer nos coursiers rapides,
Et les airs de nos financiers ;
Rendre vos présidens plus sages,
Les auteurs d'encens moins jaloux,
Et fixer les abbés volages,
Tout cela n'est qu'un jeu pour vous.

Loin des merveilleux de la ville,
Notre reine tient ses états ;

Et, dans son agréable asile
Les faveurs ne font point d'ingrats.
Quand Bacchus y paraît à table,
De l'Amour il chante les lois;
Et les Grâces, d'un air affable,
Y versent le vin que je bois.

RONDE DE TABLE.

Comme au temps de nos bons aïeux;
Que la gaîté nous seconde:
Soyons francs, complaisans, joyeux;
Chantons, buvons à la ronde.
De vos grands festins de Paris
Venez abjurer la méthode:
Au milieu de ses vieux amis,
Il faut suivre la vieille mode.
Comme au temps, etc.

Otez ces plateaux inventés
Par la fastueuse lésine:
Rendez-nous jambons et pâtés;
Honneur de l'antique cuisine.
Comme au temps, etc.

Qu'on nous apporte du vin frais,
Qu'à son voisin chacun en serve;
Mais qu'à boire au gré d'un laquais

Bacchus à jamais nous préserve !
Comme au temps, etc.

Caché sous l'habit d'un docteur,
Fuyez Purgon comme la peste.
Vous souffrez, buvez du meilleur,
La nature fera le reste.
Comme au temps, etc.

Que Paris garde ses rimeurs,
Dont la rivière est l'Hyppocrène ;
A table, ces tristes auteurs
Sont sifflés comme sur la scène.
Comme au temps, etc.

Laissons sur le grand opéra
Gloser et la cour et la ville :
Qui veut s'amuser reprendra
Le refrain d'un vieux vaudeville.
Comme au temps, etc.

Qui saura l'histoire du jour,
Pour nous divertir la rapporte ;
Que tout entre dans ce séjour,
Mais avec nous que rien n'en sorte.
Comme au temps, etc.

De nos amis, avec éclat,
N'allons pas dévoiler les fautes ;

Sur cet article délicat,
Suivons l'exemple de nos hôtes.
Comme au temps, etc.

Gardons-nous d'être le fléau
D'un sexe qui fait nos délices,
Et tirons toujours le rideau
Sur nos plaisirs et ses caprices.
Comme au temps, etc.

Sachons user de tout un peu ;
Des plaisirs parcourons la file,
Et jamais ne faisons qu'un jeu
De tous ces jeux où l'on s'enfile.
Comme au temps, etc.

J'ai vu fuir les ris et les jeux ;
Un retour constant les ramène :
Avec les maîtres de ces lieux,
Ils sont rentrés dans leur domaine.
Comme au temps, etc.

Aux faux airs de nos étourdis
Opposons nos manières franches ;
Et faisons que nos samedis
De Paris vaillent les dimanches.
Comme au temps, etc.

CHANSON DE TABLE.

Enfin, vous voilà de retour!
L'Amitié, l'Hymen et l'Amour
Viennent célébrer à la ronde,
Pour leur plaisir, un si beau jour,
Et vous demander tour à tour
Des nouvelles du monde.
L'ami cause avec son ami :
L'époux, qui se sent raffermi,
Presse sa femme pudibonde,
Qui, d'Amour prenant le flambeau,
Dit qu'on ne voit rien de plus beau
En parcourant le monde.
L'Amitié perd à voyager;
L'Hymen de lieux gagne à changer;
L'Amour, d'une humeur vagabonde,
Partout est bien, partout se fait :
Il aime, tout enfant qu'il est,
A parcourir le monde.

Sans vertige, un cruel époux ;
Sans ce signe, un mari jaloux ;
Sans désirs, femme brune ou blonde ;
Sans crainte, un véritable amant ;
C'est ce qu'on trouve rarement
En parcourant le monde.
Un poète qui craint l'encens
Comme une actrice les présens ;
Qui s'irrite, quand on le fronde ;
Jure, et ne se corrige pas :
C'est ce qu'on trouve à chaque pas,
Sans parcourir le monde.
Un créancier vu de bon œil ;
Un prédicateur sans orgueil ;
Un peintre que Plutus seconde ;
Un usurier plein d'enjoûment :
C'est ce qu'on trouve rarement
En parcourant le monde.
Un incrédule qui croira,
Au moindre frisson qu'il aura ;
Un prélat qui, sous sa rotonde,
Fait le dévot, et ne croit rien :
C'est ce que voit un bon chrétien,
Sans parcourir le monde.

Un bonze qui fuit un régal ;
Un gros abbé, chaste et frugal ;
Un bavard que l'âge refonde ;
Un sot qui se tait prudemment :
C'est ce qu'on trouve rarement
En parcourant le monde.
Sur l'Olympe, où les Dieux jadis
Avaient placé leur paradis,
Un savant nous prouve que l'ondo
Se promenait avant Ninus,
Et que les conques de Vénus
Repeuplèrent le monde.
Las ! on sait bien qu'il fut noyé,
Et qu'après avoir larmoyé,
Plein de cette liqueur féconde,
Noé, malgré ses six cents ans,
Fit admirer à ses enfans
Le père à tout le monde.
De là vient qu'un tison d'enfer,
Un financier dur comme un fer,
Tremble quand le tonnerre gronde ;
Et qu'un buveur, toujours humain,
Viderait pot, d'un air serein,
Sur les débris du monde.

Ne croyons point des voyageurs
Les récits exagérateurs;
En prodiges leur plume abonde;
C'est toujours du miraculeux:
La Garonne semble avec eux
Parcourir tout le monde.
Sur ce que vous voulez savoir,
L'un vous dira blanc, l'autre noir;
Et, sans souffrir qu'on lui réponde,
Chacun prétend être écouté:
Où trouve-t-on la vérité,
En parcourant le monde?
L'amitié, la gaîté, le vin,
La font briller dans ce festin:
Qu'en ce lieu son trône se fonde.
C'est ici mon *nec plus ultrà*.
Buvons: s'amuse qui voudra
A parcourir le monde!

VAUDEVILLE.

Suivons de la nature
Les tendres mouvemens,
Et qu'une flamme pure
Embrâse les amans;
Car nous devons le jour
A cette ardeur féconde:
Le monde fait l'amour,
Et l'amour fait le monde.

Le berger, sur l'herbette,
Sur son trône, un grand roi,
De cette loi secrète
Font leur plus douce loi.
Reine, dame d'atour,
Bergère, brune ou blonde:
Le monde, etc.

Colinet aime Lise
Pour le plaisir d'aimer:
Pour les yeux d'Orphise,
Damon vient s'enflammer;

Mondor, sur le retour,
Paie qui le seconde :
Le monde, etc.

Le tranquille Batave
Soupire en liberté ;
Le sultan, d'un air grave,
Commande à la beauté ;
Et quoiqu'en maint détour
L'Italien abonde :
Le monde, etc.

Celui qui fait un crime
Du vœu de notre cœur,
Lui-même est la victime
De sa stupide erreur :
Dans les lieux d'alentour,
Tandis qu'il prêche et gronde,
Le monde, etc.

En dépit de la pomme,
Et de son triste effet,
Nous faisons toujours comme
Le premier homme a fait :
Hors les abbés de cour,
De sagesse profonde,
Le monde, etc.

A la suite d'un songe
Que finit le plaisir,
Un prompt réveil me plonge
Dans l'ennui du loisir.
Hélas, sans qu'à mon tour
A mes vœux on réponde,
Le monde fait l'amour,
Et l'amour fait le monde.

COUPLETS

POUR LE MARIAGE DE M. D.....

Enfin, Damon se lie
A l'objet de ses feux :
La sensible Émilie
Vient de combler ses vœux.
Quand un tendre retour
Sur l'estime se fonde,
L'Hymen vaut bien l'Amour,
Pour conserver le monde.

Dans sa maison charmante,
Nous verrons, comme ici,
Dans l'épouse une amante,
L'amant dans le mari.
Quand un tendre retour
Sur l'estime se fonde,
L'Hymen vaut bien l'Amour,
Pour conserver le monde.

Mes amis, il faut boire
A ce couple enchanteur ;
La constance est sa gloire ;
L'amitié, son bonheur.
On peut, dans ce séjour,
Répéter à la ronde :
L'Hymen vaut bien l'Amour,
Pour conserver le monde.

COUPLETS

A METTRE EN MUSIQUE.

VIVE et pétillante jeunesse,
Aimez, cultivez les talens :
Mêlez les fruits de la sagesse
Aux roses de votre printemps.
Voyez Sophie (1) : à son exemple,
Des beaux arts fréquentez le temple,
Méritez d'y tenir un rang.
Minerve est loin d'être sévère :
Sophie, en caressant sa mère,
Vous peint le culte qu'on lui rend.
Aux seuls appas qui rend les armes,
Formera bientôt d'autres nœuds :
Un serment prêté sur les charmes,
Pour toujours s'envole avec eux.
Voulez-vous fixer l'inconstance,
Joignez l'esprit à la décence,

(1) Mademoiselle de T...

Et la douceur à la gaîté.
Les Grâces, naïves, touchantes,
Des Muses compagnes charmantes,
Leur doivent l'immortalité.

Quand on entend chanter Sophie
On n'admire plus sa beauté ;
Et, quand elle danse, on oublie
Que Sophie a si bien chanté.
Suit-elle Euterpe ou Polymnie,
Clio, Terpsicore, Uranie,
On applaudit à ses succès :
On veut la voir, l'entendre encore ;
Et la pudeur, qui la colore,
Lui donne de nouveaux attraits.

Jeunesse, redoublez de zèle ;
C'est pour augmenter votre ardeur,
Que je vous offre le modèle
Le moins flatté, le plus flatteur.
Déjà les Filles de mémoire,
En vous promettant la victoire,
Vous inspirent de tout tenter.
Ne forcez point votre génie ;
On ne peut surpasser Sophie,
Et c'est beaucoup de l'imiter.

COUPLETS

A Mlle. DE TO..

Ce matin, l'Amour, en colère
D'avoir en vain cherché des fleurs,
Allait pour s'en plaindre à sa mère;
Mais il la trouva toute en pleurs.
Qu'avez-vous, lui dit-il, déesse?
Mars ne tient-il plus ses sermens?
Ou de la touchante jeunesse
Ne recevez-vous plus l'encens?
Approche, répond l'immortelle;
Apprends le plus triste secret:
Les Dieux font pour une mortelle
De tous les talens un bouquet.
Le berger quitte sa bergère,
Pour lui rendre hommage en ce jour;
Et bientôt, d'une aile légère,
Mon fils ira grossir sa cour.

L'Amour, en souriant, s'écrie :
Ah ! maman, daignez vous calmer.
Les dons qu'on destine à Sophie
Ne doivent point vous alarmer.
Sa beauté peut vous faire envie ;
Ses beaux yeux lancent mille traits ;
Mais elle a plus de modestie
Qu'elle ne possède d'attraits.
Pour cette nymphe qu'on adore,
Dans vos bois je voulais cueillir
Les roses que cultive Flore
Pour y fixer le doux Zéphir :
Mais Zéphir vient de disparaître ;
Vos jardins sont sans ornement.
Flore rappelle en vain le traître ;
Sophie enchaîne son amant.
Mais, près d'un objet plein de charmes,
L'Amour ne perd jamais l'espoir.
Ici je dépose mes armes,
Et sans bouquet je vais la voir.
Sophie accueillera peut-être
Un dieu qu'elle croit éviter.
Ce sont les fleurs qu'elle fait naître
Que j'oserai lui présenter.

COUPLET.

AIR : *Du menuet d'Exaudet.*

LES grandeurs,
Les honneurs,
La fortune,
Tout cela me tente peu,
Je vous en fais l'aveu :
Trop de bien importune.
Être aimé
Et charmé
D'une belle,
C'est là le souverain bien;
Tout le reste n'est rien
Sans elle.
Tenez, dans notre village,
On n'en veut pas davantage.
Un objet,

Qui nous plaît,
Peut suffire.
Joyeux, on nous voit sauter,
Courir, danser, chanter
Et rire.
Quelquefois
Vos bourgeois
Qu'on envie,
Au sein même des plaisirs,
Poussent de gros soupirs:
Quelle mélancolie!
A la cour,
Ce séjour
Où tout brille,
On rit d'un ris emprunté,
Quand chez nous la gaîté
Petille.

L'AIMANT.

De l'amour faire un badinage,
C'est bien la plus sûre façon;
Mais, d'une aussi sage leçon
Est-il aisé de faire usage!
Tout doucement
On forme un engagement:
Pour nous la femme est un aimant.
On se fait un plan d'être sage:
On veut jouïr sans se livrer;
Goûter de tout sans s'enivrer;
Servir l'Amour sans esclavage.
Tout doucement
Ce beau projet se dément:
On suit l'attrait de son aimant.
On a vu Thémire au passage,
Sans le vouloir on s'en souvient;
Le soir, son image revient,
Le matin, encor son image.

Tout doucement
On soupire en la nommant :
Le cœur reconnaît son aimant.
On veut être admis chez Thémire,
A son papa l'on fait accueil ;
On va la voir, et, d'un coup d'œil,
On peint ce que l'on n'ose dire.
Tout doucement
L'aiguille du sentiment
S'agite autour de son aimant.
On affecte un ton de sagesse ;
A la mère on parle raison ;
On est l'ami de la maison ;
Au petit chien on fait caresse.
Tout doucement,
Sous l'air de l'amusement,
On s'approche de son aimant.
D'une main timide et tremblante,
De Thémire on presse la main ;
Deux soupirs, croisés en chemin,
Font rougir l'amant et l'amante.
Tout doucement
On dit un mot seulement :
Le cœur s'attache à son aimant.

Par l'aveu d'une vive flamme,
On effarouche les amours :
Qu'est-il besoin de vains discours,
Quand on peut lire dans votre âme ?
Tout doucement,
Attendez l'événement :
L'espoir est un nouvel aimant.
Sur Thémire en vain chacun veille;
Elle échappe à l'œil le plus fin.
Argus s'endormit à la fin ;
L'Amour, qui jamais ne sommeille,
Tout doucement,
Vous conduit au dénoûment :
Enfin il atteint son aimant.

CHANSON
DE CARNAVAL.

Plein de dépit, le grand Grégoire,
Contre notre calendrier,
D'avoir, en novembre dernier,
Passé la Saint-Martin sans boire,
Demanda de bons almanachs
Aux meilleurs buveurs de la Suisse,
Pour ne pas manquer à l'office
Qu'on célèbre le mardi-gras.
Je dois à sa munificence
Le fameux Messager boiteux:
J'y vois marqués les jours heureux,
Où nos pères faisaient bombance.
Ah! vivent les vrais almanachs,
A qui nous devons le service,
De ne pas manquer à l'office
Qu'on célèbre le mardi-gras.

Celui-ci devient par ses signes
L'école des bons laboureurs :
Il enseigne aux cultivateurs
Quand il faut travailler les vignes.
Honneur aux anciens almanachs !
Du nouveau qu'on fasse justice,
Puisqu'il n'indique pas l'office
Qu'on célèbre le mardi-gras.

Chantons, en buvant à plein verre,
De ce grand mardi le retour :
Nous aurions perdu ce beau jour,
Ne consultant qu'un décadaire.
Reprenons nos bons almanachs,
L'autre est l'ouvrage d'un Jocrisse,
Qui craignait de faire l'office
Qu'on célèbre le mardi-gras.

Suivre à table l'ancienne mode,
A l'entour y voir réunis
Et leurs parens et leurs amis,
De nos hôtes c'est la méthode.
Pour les bénir, dans ce repas,
Que nos cœurs, nos voix, tout s'unisse !
Les chanter, c'est doubler l'office
Qu'on célèbre le mardi-gras.

CONTES CHOISIS.

LE MAGE CONSULTÉ.

CONTE ORIENTAL.

Quand je vois des mortels au faîte des grandeurs,
Qui fatiguent les Dieux d'une plainte importune,
Je juge du néant des biens de la fortune,
Et je méprise ses faveurs.
Plus content est celui qui voit couler sa vie,
Environné d'amis tendres, affectueux :
C'est par eux qu'il jouït ; ses désirs sont pour eux.
Voilà le destin que j'envie !
Pour vivre en paix, pour vivre heureux,
Apprenez le secret d'un mage vertueux.
Ce mage est Amabad : élève d'Uranie,
Ecbatane avait vu couronner son génie ;
Mais sur son front brillant, des lauriers toujours verts,
Aigrissant les jaloux, préparaient ses revers ;
Et, des fourbes titrés pour fuir la tyrannie,
Il alla cultiver les champs de l'Arménie,
Suivi de ses succès et du Dieu des beaux vers.

Près du lac d'Actamar, au pied d'un mont stérile,
Il appela les arts, bannit l'oisiveté ;
Loin du monde et du bruit, dans un commode asile,
Il éclaira son siècle et la postérité.
Sûrs de sa douce bienfaisance,
Le vieillard et l'adolescent
L'abordaient avec assurance,
Et sortaient en le bénissant.
Toujours de ses voisins et l'arbitre et le frère,
D'un nouveau Zoroastre il avait le renom.
Autour de sa paisible terre,
Les enfans, échos de leur père,
Apprenaient à l'aimer en bégayant son nom.
Amabad vit un jour le fils d'un autre mage
Arriver dans son hermitage,
D'un air franc et modeste : on le nommait Cador.
Il joignait à l'esprit, la vigueur, la richesse,
L'art de persuader ; il avait plus encor,
C'est qu'il consultait la vieillesse :
Ainsi le fils d'Ulysse interrogeait Mentor.
Je viens, dit-il, vous rendre hommage,
Et prendre vos avis sur le choix d'un état.
Je suis jeune, j'ai du courage ;
Je puis, dans tous les lieux, paraître avec éclat.

Incertain, tourmenté, tandis que je voyage,
Mille et mille projets m'occupent tour à tour
Pour jouir du bonheur un jour.
O vous dont justement on vante la sagesse,
Daignez instruire ma jeunesse :
Où dois-je fixer mon séjour?
Anabad lui répond : Que rien ne vous enflamme ;
Loin du fracas des cours, cherchez la paix de l'âme ;
D'un visir, d'un cadi fuyez les hauts emplois ;
Craignez que contre vous le public ne déclame.
Mon fils, les courtisans sont les tyrans des rois,
Et le flatteur du peuple est l'ennemi des lois.
Chassez l'ambition ; abjurez tout système :
Laissez les érudits gloser sur le bonheur ;
Il existe partout, et j'apprends de mon cœur
Qu'en faisant des heureux, on est heureux soi-même.
Déployez vos talens; défendez l'opprimé ;
Ayez pour tous de l'indulgence :
Méritez des amis, gagnez leur confiance ;
Et restez, ô mon fils, où vous serez aimé.

ORIGINE DES TRUFFES.

Vénus pleurait la mort de son cher Adonis,
Et, pour la consoler, l'Amour était près d'elle.
Dans ce jour trop affreux, ah ! dit-elle, mon fils,
Pour finir mes tourmens, que ne suis-je mortelle !
Aux amans malheureux que le trépas est doux !...
Quel propos, dit l'Amour, maman y pensez-vous ?
On passe un tel souhait à la petite Aurore,
Qui, n'ayant que son vieux Titon,
A force de lui dire *encore*,
Le précipita chez Pluton.
Mais vous, des Grâces la déesse,
L'objet des vœux des immortels,
Vous qui voyez sur vos autels
Fumer l'encens qu'allume la jeunesse,
Pouvez-vous désirer le destin des mortels ?
Ah ! cessez de haïr votre divine essence !
Le désespoir n'a qu'un moment.
On se calme, et bientôt une femme qui pense

Songe à l'amant qui doit succéder à l'amant.
Eh! qui pourra jamais, dit Vénus toute en larmes,
Remplacer celui que je perds?...
Il le sera dans peu, bannissez vos alarmes,
Lui répliqua son fils; pour vaincre l'univers,
Les yeux de la beauté valent mieux que mes armes.
Oubliez ce jour malheureux,
Que Phébus va plonger dans le sein d'Amphitrite:
Venez former de nouveaux nœuds,
Dignes de la belle Aphrodite:
L'Amour saura les rendre heureux.
Je prétends même augmenter les délices
Qui doivent suivre vos désirs;
Et je veux, prolongeant les amoureux plaisirs,
Corriger la nature, et vaincre ses caprices.
Un fruit nouveau, d'un goût divin,
Du parfum le plus agréable,
Ignoré jusqu'ici, va croître en mon jardin.
Bientôt, placé sur votre table,
De vos mets succulens ce sera le plus fin.
Au corps exténué réduit à l'impuissance,
Son alkali rendra la première vigueur;
Et même sur l'hymen étendant sa puissance,
Sa vertu des époux réveillera l'ardeur.

Mais pour obtenir ce prodige
Que mon cœur prépare à vos feux,
L'implacable Destin exige
Un sacrifice rigoureux.
Je tremble en répétant sa sentence cruelle.
« Il faut, dit-il, sur le bel Adonis
» Renouveler l'aventure d'Atys,
» Et que, semblable aux prêtres de Cybèle,
» On livre à Cupidon ce que ces furieux,
» Dégradant leur espèce, osent offrir aux Dieux. »
Telle est du Sort la loi sévère.
A ces mots la fureur s'empara de Cypris;
Dans ses regards enfin, ses mouvemens, ses cris,
Des Filles de la Nuit on vit le caractère;
De reproches sanglans elle accabla son fils.
L'Amour leva les yeux, il méconnut sa mère:
Ce n'était plus la reine de Cythère,
Qu'entourent les jeux et les ris,
C'était le masque de Mégère.
Sexe enchanteur, vos traits si séduisans, si doux,
Ne sont point faits pour la colère;
Évitez les transports furieux ou jaloux:
Les grâces ne sont plus où l'on voit le courroux.
Vos armes, c'est le don de plaire;

Servez-vous du pouvoir qu'il vous donne sur nous.
Tout effort violent est de courte durée ;
De la sensible Cythérée
Le vif emportement bientôt se modéra :
L'Amour s'en apperçut, avec elle il pleura.
Vénus, en sanglotant, cessa de se défendre :
Résiste-t-on aux pleurs que l'Amour fait répandre?
Ce qu'il demandait il l'obtint.
Mais quand la nouvelle en parvint
Aux oreilles de Proserpine,
Grande fut la rumeur dans l'empire des morts ;
La jalouse déesse, en son humeur chagrine,
Voulait quitter les sombres bords.
Junon prend son parti, la querelle s'allume.
Jupiter, selon sa coutume,
Écouta tout avec bonté,
Et, de ce qui fut raconté
Mercure, en grossoyant, fit un ample volume.
Tandis qu'on occupait Thémis
A débrouiller ce chaos insipide,
L'Amour fuyait d'un vol rapide,
Fier des dépouilles d'Adonis.
Bientôt il atteignit les champs de la Doride ;
Là, de ses propres mains, dans un terrein aride,

Que d'un de ses traits il bêcha,
Avec soin il les mit près du temple de Guide :
Le Mystère servait de guide,
Et de son voile le cacha.
Phébus, par sa chaleur féconde,
Les fit germer en éclairant le monde ;
Le Plaisir vint les arroser.
Dans ses profonds laboratoires
La Nature entreprit de les fertiliser :
Elles devinrent Truffes noires.
Joyeux de ce succès, l'Amour les recueillit,
A souper chez Vénus, lui-même il les servit.
Mars avait accordé le repos à la terre,
Et venait à Paphos en goûter la douceur ;
Il les lui présenta, souriant à sa mère.
Vénus, à ce signal du petit enchanteur,
Refusa d'y toucher, soupçonnant le mystère ;
Mais le Dieu des héros les trouvant de son goût,
Sans façon en mangea comme on fait à la guerre,
C'est-à-dire, qu'il mangea tout.
Ce qu'il en advint, le dirai-je ?
Non, je dois taire et respecter
Les miracles des Dieux ; je serais sacrilège
Si j'entreprenais de conter

Sur mes simples pipeaux, des faits qu'il faut chanter :
Apollon et Voltaire ont seuls ce privilège.
Pour vanter le joyeux pouvoir
De la production nouvelle,
Je crois qu'il suffit de savoir
Que la blonde Vénus ne fut jamais si belle
Que le lendemain de ce soir.
Mars n'avait plus cet air farouche
Qui force les guerriers à braver les hasards ;
Les ris voltigeaient sur sa bouche ;
La douce volupté tempérait ses regards :
Ainsi le vrai plaisir embellit ce qu'il touche.
L'Amour, glorieux, satisfait
Du succès de cette aventure,
Laissa le soin à la Nature,
De nous dispenser ce bienfait ;
Et la Nature, pour lui plaire,
Cultive encor la Truffe, à l'ombre du mystère,
Et lui conserve sa vertu.
Cette plante aux savans prouve son origine ;
En vain on la dissèque, en vain on l'examine,
Son germe est toujours inconnu :
En attendant qu'on le devine,
Jouïssons, mes amis, le reste est temps perdu.

LE BATTANT.

Guillot, au teint frais et vermeil,
Voulut tâter du mariage.
Par fois un sublime réveil
En fait naître l'envie à l'homme le plus sage.
Près du curé de son village
Guillot alla prendre conseil.
Tu t'es donc mis Denise en tête?
Dit le pasteur : elle est honnête
Et t'apportera des écus;
Mais je crains son humeur.—Ah! monsieur, quel abus!
Tenez, c'est si doux, c'est si bête,
Qu'un enfant monterait dessus.
Avec sa prétendue, à ses yeux si soumise,
Par ses joyeux amis dignement escorté,
Des chaînes de l'hymen Guillot fut garrotté,
En face de la sainte église.
Le plaisir dura peu, le repos encor moins.
Denise, pour être maîtresse,

Des maris complaisans exaltait la tendresse,
Grondait, prétextait des besoins :
On devoit à son or, on devoit à ses soins
De ne pas sentir la détresse;
Tous les jours nouveaux altercas.
Ennuyé de tant de fracas,
Vers son curé Guillot chemine,
Lui conte tout, les si, les cas,
Et comme sa Denise était fière et lutine.
Ah! Monsieur! c'est un bruit que l'on ne s'entend pas!
Ami, dit le curé, patience et courage
Te donneront soulagement :
Crois-moi, montre-toi le plus sage;
Peu de femmes, mon cher, sont faites autrement.
La cloche neuve est leur image;
Au temple présentée en pompeux étalage,
On l'élève au clocher, personne ne l'entend;
Mais on est assourdi par son bruyant tapage,
Sitôt qu'on y met le battant.

LE POUVOIR DE LA VANITÉ.

HISTOIRE VERITABLE,

DÉDIÉE AUX DAMES.

Aujourd'hui dans mes vers, parlant de vanité,
Je dois vous les offrir, sexe doux, sexe aimable;
Mon sujet est moral, pris dans la vérité:
J'eusse aimé mieux cent fois le trouver dans la fable.
Trois belles Nymphes en courroux,
L'œil en feu, l'air traître et perfide,
Maltraitèrent, un jour, de propos et de coups,
Un chevalier jeune et timide.
Félix étoit le nom du jouvenceau,
Quatre lustres formaient son âge;
Le duvet le plus fin tapissait son visage:
En un mot, Félix était beau.
Chacun dans tous ses traits lisait son caractère;

Il était humain, généreux,
Sa bonté le rendait heureux,
Et sa franchise savait plaire.
Mais sur l'article de l'honneur,
Il avoit, je l'avoue, un étrange système.
Souvent dans ses présens la nature est extrême;
Souvent on est fâché d'avoir un trop grand cœur.
Félix en fit l'épreuve, hélas! mieux que personne.
Injurié, moqué, battu
Par un sexe enchanteur à qui tout se pardonne,
Il vit expirer sa vertu.
Il voulut se venger: la vengeance est permise,
(Quoi qu'en dise un savant docteur),
Mais d'ailleurs, quand on a pris conseil de son cœur,
On ne consulte pas les pères de l'église.
Voilà Félix triste et rêveur,
Méditant en secret des projets de vengeance,
Et promettant tout bas de rendre à son honneur
Ce qu'il avait perdu par trop de complaisance.
Quoiqu'il fût jeune et peu formé,
Il connaissait assez les femmes
Pour savoir quel est sur leurs âmes
Le pouvoir de la vanité.
Ce fut de cette arme traîtresse

Qu'il mit en jeu tous les ressorts ;
Et sûr de sa victoire, il court, vole et s'empresse
D'aller de son honneur redresser tous les torts.
Il arrive bientôt chez le trio femelle;
Et quoique son orbite ardent et plein de feu
Parût lui présager une guerre cruelle,
Son arrivée alarma peu.
Toutes étaient à la toilette ;
Pas une ne quitta son miroir complaisant :
La visite était indiscrète,
Et le miroir était charmant.
Pulchérie y voyait de sa bouche riante
Le contour gracieux et le frais coloris,
Et, du mélange heureux des roses et des lys
Son beau teint recevait une grâce piquante.
Ses dociles cheveux préparés à dessein,
Descendaient sur son dos en tresses ondoyantes;
Ou changés en anneaux par ses mains complaisantes,
Couvraient négligemment l'albâtre de son sein.
Près de la belle Pulchérie
Était sa sœur Mizapouf,
Son occiput altier était armé d'un pouf
Qui la rendait mille fois plus jolie.
Elle était occupée à relever l'éclat

De son teint réfléchi par une glace pure;
Et, sous ses doigts légers, un pinceau délicat
Mariait sans effort l'art avec la nature.
O toi que le ciel fit plus belle que le jour,
Pourquoi sous le carmin nous dérober ces traces?....
Arrête..... Ignores-tu que le burin des grâces
Ne cisela ta peau que pour loger l'amour?
Derrière ses deux sœurs paraissait Zéphirine.
Son minois incliné reposait sur ses doigts;
Elle lorgnait à la sourdine,
Et, d'un air persiffleur, riait en tapinois.
On voyait dans ses yeux, où se peignait son âme,
Que l'Apollon malin travaillait en secret
A faire entrer une épigramme
Dans le cercle étroit d'un couplet.
Peu jalouse toujours du soin de sa parure,
Elle disait avec gaîté:
« A quoi me servirait cet éclat emprunté;
» L'esprit vaut mieux que la figure. »
Tels étaient des trois sœurs les heureux passe-temps.
Ils s'échappaient dans l'innocence,
Car la vanité seule absorbait des instans
Qu'aurait sans le miroir gagné la médisance.
Pendant ces doux loisirs, l'aimable adolescent

Impatient de sa vengeance,
Dans la chambre voisine, attendait en silence
Le moment du retour de ce trio charmant.
Souvent contre le sort l'innocent se récrie;
Mais Félix fut heureux, et le sort lui sourit.
Sans y penser il découvrit
L'arsenal élégant de la coquetterie.
C'était dans ce vaste arsenal
Que nos beautés, tendres et vives,
Devaient choisir les armes offensives
Qui devaient triompher au bal.
On y voyait briller les plus fines deutelles,
Des bijoux, des pompons, des falbalas, des fleurs,
Des fichus transparens, des maris engousseurs,
Et toutes les modes nouvelles.
Peut-être attendez-vous une description
Des atours qu'enfermait chaque vaste étagère;
Mais je n'ai jamais lu le grand vocabulaire
Où la mode imprima son bizarre jargon.
D'ailleurs je conviendrai, Mesdames,
Soit dit ceci sans vous fâcher,
Qu'il faut bien moins de temps pour connaître les femmes
Que ce qui sert à les parer.
Quoi qu'il en soit, Félix admire avec silence

Le magique dépôt où brillaient tant d'atours.
Il referme sans bruit la porte à doubles tours,
Et la clef tombe en sa puissance.
Puis, posant sur un lit surmonté d'un grand dais,
Un antique fauteuil, d'une énorme surface,
Il y monte, et s'assied avec toute la grâce
D'un Doge couronné qui dicte des arrêts.
« Enfin, dit-il, voici l'instant propice
» Où, faisant à l'honneur servir la vanité,
» Je pourrai, suivant mon caprice,
» Soumettre et maîtriser l'orgueil de la beauté.
» Trône où je suis assis, sois témoin de ma gloire;
» Et puisque mon honneur dépend de cette clef,
» O Dieux! je vous atteste, et vous pouvez m'en croire,
» Je ne la rendrai point que je n'en sois vengé! »
A peine a-t-il fini, qu'accourent nos trois Grâces
En frédonnant un air badin;
Le Zéphir, qui les suit, détache de leurs traces
Un suave parfum de musc et de jasmin.
Moutonne Pouf arriva la première
Au lieu qui renfermait les bijoux et les fleurs;
Mais le trouvant sans clef, elle jette en arrière
Un regard affligeant qui consterna ses sœurs.
Dieux! qu'ai-je vu, s'écria Pulchérie!

..... Félix.... un homme sur mon lit !
Moutonne, à cet aspect, tomba presque sans vie ;
Pour la première fois Zéphirine pâlit.
L'émotion fut des plus vives ;
L'effroi plusieurs instans tint leurs langues captives :
Enfin Félix, fort à propos,
Rompit ce long silence, en prononçant ces mots :
« Rassurez-vous, nymphes charmantes,
» Je viens vous apporter des paroles de paix,
» Des paroles bien consolantes....
» Mais sachez toutes trois mériter mes bienfaits.
» Mon honneur compromis, et ma gloire outragée,
» Ont long-temps imprimé la honte sur mon front :
» L'âme d'un chevalier est sensible à l'affront ;
» Il est temps qu'elle soit vengée.
» Vous avez sur mon cœur perdu vos plus beaux droits.
» Je pourrais me permettre une prompte justice,
» Mais voici le moment propice :
» Aujourd'hui, c'est à vous à recevoir mes lois.
» De cette clef dépend ma vengeance légère ;
» C'est la clef qui promet les jeux et les plaisirs,
» C'est celle où tendent vos désirs :
» Sans elle vous ne sauriez plaire.
» Le cœur humble, soumis, recevez ce beau don,

» Et, sur le marche-pied d'un trône
» Qu'un éclat modeste environne,
» Mettez-vous à genoux, et demandez pardon. »
A ces mots de pardon, le dépit et la rage
Enflamment les regards des trois aimables sœurs;
Le rouge le plus vif colore leur visage :
Les transports de la haine ont passé dans leurs cœurs.
Pulchérie aussitôt trois fois s'avance et jure
Qu'elle détrônera le vainqueur insolent;
Mais la juste frayeur qu'elle a pour sa coiffure,
Trois fois retint l'effort de son bras imprudent.
Le démon qui guidait la jeune Zéphirine,
En vain l'électrisa de son souffle pervers.....
Du courageux Félix l'ardeur presque divine,
Sut triompher bientôt des ruses des enfers.
Mizapouf, à son tour, employa les menaces,
Les complimens et les douceurs;
Elle sut mettre en jeu ces aimables grimaces,
Dont l'effet si magique est de toucher les cœurs.
Rien ne put réussir; Félix fut inflexible.
Oui, j'en conviens, c'est une cruauté
D'insulter ainsi la beauté.....
Le sexe, que j'adore, est si doux, si sensible!
Mais déjà le soleil baissait,

Et, prêt à quitter nos demeures,
Il entraînait le char des Heures :
Le moment du bal approchait.
« Hélas! s'écria Pouf, que faire, qu'entreprendre?
» Ne pourrai-je danser ce soir
» Avec ce Dorilas, si complaisant, si tendre?
» Damis et Cléophon se flattaient de m'y voir.....
» Et moi, répétait Pulchérie,
» J'espérais, à la fin du jour,
» Faire mourir vingt chevaliers d'amour,
» Et vingt belles de jalousie.
» Mes superbes anneaux, en ovale arrondis,
» Mon chapeau, qui semblait présager des conquêtes,
» Ces linons, dont Bertin sut façonner les plis,
» Ne pourront donc ce soir faire tourner des têtes? »
Ainsi, tantôt la crainte et tantôt le désir
Agitaient tour à tour leurs mobiles pensées
Sur le choix de la honte et celui du plaisir.
Nos nymphes hésitaient.... sans cesse embarrassées;
La vanité sut reprendre ses droits;
Les perd-elle jamais sur ce sexe agréable?
Elles tombèrent toutes trois,
Aux pieds du vainqueur implacable.
Félix énorgueilli d'un triomphe odieux,

Prit cet air imposant que la victoire donne,
Et dit aux jeunes sœurs, d'un ton impérieux :
« Relevez-vous, je vous pardonne.
» J'ai vengé mon honneur et soumis la beauté.
» Au gré de mes désirs ma journée est remplie;
» Et, puisqu'à vos dépens vous l'avez embellie,
» J'en rends grâce à la vanité. »

ANECDOTE DE M. R.....

La fièvre vint un jour troubler le bon ménage
Du tranquille Monar chéri de sa moitié :
Elle versait des pleurs; hélas, c'était pitié !
Et chacun la plaignait dans tout le voisinage.
Les remèdes ne faisaient rien.
Le médecin disait : il faut qu'il évacue,
Sans quoi je ne vois nul moyen
De le guérir; bientôt toute la rue
Sut la sentence. On était sur l'éveil :
Pour personne on ne vit un intérêt pareil.
Quand la seule nature, en miracles féconde,
Aux humeurs de Monar soudain lâcha la bonde :
De la mort à l'instant le voilà préservé.
Sa femme, qui le voit sauvé,
Dans son premier transport par sa fenêtre crie :
Monar chie, il m'est conservé !
Et l'on répète : Monar chie.

Ce cri de joie est pris en mal :
Un commissaire au ton brutal,
Escorté comme à l'ordinaire,
Monte chez Monar en colère;
Interpelle sa femme, et lui dit, l'œil froncé :
Citoyenne, quel mot avez-vous prononcé?
— Que Monar chie, — Ah qu'on punisse!....
— Et qui donc, Citoyen? Attendez jusqu'au bout,
Reprend l'épouse; entrez, faites votre exercice :
Vous prononcerez après coup :
Car nous savons que votre office
Est de mettre le nez partout.

TELS GENS, TEL ENCENS.

Honorons les saints, mes amis;
Ils sont, par leur haut caractère,
Nos avocats en paradis,
Et nos protecteurs sur la terre.
Mais que l'hommage soit sincère,
Dans vos plus rudes embarras,
Non pour des moyens vils et bas,
Comme certaine ménagère,
Dont je vais vous conter le cas.
D'une ferme elle était maîtresse,
Et femme d'un bon villageois,
Dans un pays couvert de bois,
Dont les cochons font la richesse.
Fanchon Guillot était son nom,
Commère active et déleurrée,
Sur son mari prenant le ton;
Aussi de toute la maison
C'est elle qui faisait l'ouvrée.
Saint Antoine était le patron

De cette infertile contrée.
Dans le temple paroissial
On avait placé sa chapelle ;
De la province le Pigal
Mit jadis sur un piédestal
Le saint, de grandeur naturelle :
Son compagnon était au bas.
De noël jusqu'au mardi-gras,
(Pour le curé bonne aventure),
L'autel ne dégarnissait pas.
C'était des jambons, une hure,
Des pans de lard, des cervelas,
Et des boudins outre mesure.
Tandis que chacun apportait
Au saint son offrande pieuse,
La grosse Fanchon marchandait,
D'un jour à l'autre remettait ;
Et malgré qu'elle en fût honteuse,
Par ne rien offrir finissait :
Car sa main n'était pas donneuse.
Bientôt elle s'en repentit.
Tout prospérait dans le village ;
Son seul troupeau reçoit dommage :
Elle apperçoit qu'il dépérit.

Le rouge lui monte au visage ;
Elle part pleine de dépit.
Près de Saint Antoine elle arrive :
Ah ça, dites-moi donc pourquoi,
Cruel, vous vous vengez de moi ?
Mon offrande, quoique tardive,
Est prête, j'en jure ma foi !
Laissez donc là votre rancune,
Les saints n'en doivent point avoir :
Tenez, la vérité n'est qu'une ;
Notre jambon est au saloir,
Et vous l'aurez dimanche au soir.
Pour preuve de ce que j'avance,
Avant que de m'en retourner,
Je veux ; sauf votre respect, donner
Au compagnon que la constance
A vos pieds paraît enchaîner,
De quoi faire un bon déjeuner.
Elle dit, et prend une escabelle,
Monte dessus ; et sans façon,
Voilà l'honorable Fanchon,
A sa parole trop fidèle,
Qui se trousse et pousse une selle
Vis-à-vis du nez du cochon.

M. PICANCHOIS.

Un cuisinier déjà sur l'âge,
Qu'on nommait *Arthur Picanchois*,
Prit jeune femme, et se mit en ménage.
Notre homme était si content de son choix,
Qu'à tout moment il régalait sa mie
De quelque mets délicat et friand.
Mais si de jour elle était bien servie,
La nuit s'écoulait tristement.
Mons Picanchois la passait en dormant.
Suis-je déjà dans mon veuvage?
Disait sa ménagère en attendant le jour.
Que le lit d'un époux est un triste séjour
Sans le hochet du mariage!....
Ainsi parlait Catin en invoquant l'Amour.
Certaine nuit que la pauvrette
Poussait d'inutiles hélas,
Et remuait dans sa couchette,

Tantôt un pied, tantôt un bras,
En sursaut le mari s'éveille.
(On sait que celui qui sommeille,
Et qu'on dérange, est de mauvaise humeur).
Le cuisinier, qui n'était que dormeur,
De gronder se donne carrière.
Las! il n'était dur qu'en propos!
Pourquoi, dit-il, troubles-tu mon repos?
As-tu des fourmis au derrière?
Je ne sais qui peut t'agiter:
Mais, pendant la nuit toute entière,
Tu ne fais que me tourmenter.
Hélas! reprit Catin, si de toi je m'approche,
Si je fais au lit tant de tours,
Peux-tu m'en faire le reproche!
Est-ce ma faute à moi? Juges-en mes amours?
Un cuisinier doit savoir que toujours
Un rôt mal enfilé tourne autour de la broche.

LE SCRUPULE LEVÉ.

Après beaucoup de raccommodemens,
Sans qu'il soit devenu plus sage,
Par le plus doux des sacremens,
Julie enfin sut fixer son volage,
Coq à la fois et chantre du village.
Un carme reçut leurs sermens,
Lut la formule, et vint à ce passage :
Vous serez deux dans une même chair.
Le beau dicton ! interrompit Julie ;
Ah ! révérend, répétez haut et clair,
De crainte, hélas ! que l'ingrat ne l'oublie !
Et toi l'ami, fit-elle au magister,
Tu l'entends bien? plus d'excuse ou l'enfer.
Lise en pleurait. Ne crains rien pour notre âme,
Dit-il tout bas, nous avons le pater
Pour nous absoudre et pour baiser ma femme ;
Notre marché date d'hier.

LE QUARTIER D'HIVER.

Dans le château de sa grand'mère,
Un jeune lieutenant, bien en point, bien dispos,
Goûtait les douceurs du repos,
Et tâchait d'oublier les horreurs de la guerre.
A dix-huit ans, la bonne chère
Ne causerait que des tourmens,
Si l'on n'avait une bergère
Pour vous les alléger, dans de certains momens.
Il en eut une très-jolie,
Franche au-dedans comme au-dehors,
Qui, pendant son semestre, en reine fut servie.
Mais il fallut quitter cette agréable vie,
Partir, et rejoindre le corps
Dans le fond de la Westphalie.
Il arrive en carême, et son vieux général,
Très-dévot, ne pouvant mieux faire,
Lui dit : Mon cher enfant, vous devez satisfaire,
Avant tout, au devoir paschal;

Choisissez des arrêts ou du saint tribunal :
Demain c'est les rameaux, songez à votre affaire.
D'après cet avertissement,
Le lieutenant alla se mettre
Aux pieds d'un augustin, prieur du régiment,
Et s'accusa, sans rien omettre,
Des plus jolis péchés qu'un héros peut commettre,
Quand il est aimé tendrement.
On le remet à la huitaine,
En lui disant de fuir la fornication.
Se voyant éloigné de la naïve Hélène,
Sa première inclination,
Il le promit. O forfaiture !
Le lendemain de sa confession,
Il fut infidèle et parjure !
Puis fiez-vous au droit des gens,
Et dormez, s'il se peut, sur la foi des sermens.
A donc ce lendemain ayant réminiscence
Des plaisirs que naguère il savourait au loin,
Le pauvret, tourmenté d'une dure abstinence,
Rencontre son hôtesse, et l'accole en un coin :
Il en avait tant besoin,
Que la chose dura moins qu'une révérence.
L'époux monte avec gravité :

On l'entend, et chacun tire de son côté.
Les huit jours écoulés sans nul autre naufrage,
On va trouver père François.
—Avez-vous été sage? —Oui, mon père, et très-sage,
A l'exception d'une fois.
— Comment! une rechute? ah! jeunesse rebelle!
De la confession vous vous faites un jeu?
— Non: mais, en vérité, j'y suis resté si peu,
Que de m'en faire un crime est chose trop cruelle.
— Parbleu! vous me la baillez belle!
Eh! pensiez-vous, dit le pater,
Y passer un quartier d'hiver?

LE JEU DE PIQUET.

Zaïs, aussi belle que sage,
Au sortir du couvent, innocente et sauvage,
Passa dans les bras d'un époux,
Homme d'esprit, mais approchant de l'âge
Où les maris sont moins amoureux que jaloux.
Zaïs, dès son adolescence,
Avait ouï prêcher souvent
Que la sévère continence
Sur toutes les vertus avait la préférence
Et le croyait comme au couvent.
Voilà sa pudeur sous les armes.
Au moindre contact du mari,
C'était un sursaut, puis un cri,
Puis des pleurs. A la fin, pour épargner ses larmes,
Monrose s'endormit à côté de ses charmes.
Pendant huit jours, même refus.
L'époux, très-surpris, très-confus,
Alla, dans sa douleur amère,
Porter des plaintes à sa mère.

Zaïs fut appelée : on lui parle raison,
(Qui jamais ne perça les murs du monastère).
Je croyais fermement, dit-elle sans mystère,
Que le plaisir des sens pour l'âme est un poison ;
Mais ma chère maman m'assure du contraire :
Comme je veux la satisfaire,
Monsieur, regagnons la maison.
Monrose jura sur son âme
De ménager Zaïs en lui marquant sa flamme,
De demander toujours avant d'aller au fait ;
Et pour n'encourir aucun blâme,
Devant la mère il dit : Prenons pour mot du guet,
Voulez-vous jouer au piquet ?
On convient. Dès le soir, il le donne à l'oreille,
Entre deux draps bien doucement :
Un oui fut la réponse, et ce oui si charmant
Répara tout, et fit merveille.
Ah ! s'écria Zaïs dans son plus beau moment,
Ah ! sœur Colette ! ah ! sœur Abeille !
Vous qui prêchez si doctement,
Je vous attends à la pareille !
Au milieu des désirs naissans,
Quand la nature, sans nuage,
Nous a, dans la fleur de nos ans,

Découvert un sixième sens
Dont nous venons de faire usage,
Bientôt des plus brûlans désirs
Cette jouïssance est suivie ;
On veut, prodigue des plaisirs,
Dans l'ivresse passer sa vie.
Telle, après des momens si doux,
Zaïs, aux cieux l'âme ravie,
Croyait, à chaque instant, au gré de son envie,
Et renaître et mourir dans les bras d'un époux.
Mourose s'en doutait : couché vers la ruelle,
Agacé vainement par sa femme nouvelle,
Il épargnait son viager ;
Et, selon sa promesse, il ménageait la belle,
Afin de mieux se ménager.
Il sommeillait, lorsque l'aurore
Ouvrait les portes du soleil ;
Et quand l'astre, qui tout colore,
Des hameaux d'alentour eut chassé le sommeil,
Il paraissait dormir encore,
Tandis que sa Zaïs qu'un tendre feu dévore,
D'un air impatient attendait son réveil.
Elle se lève, et court à la fenêtre ;
Donne à l'appartement un peu plus de clarté,

Revient au lit. La curiosité
La tourmente ; elle veut connaître
Le moteur de la volupté.
Zaïs le vit, mais penché, mais débile,
Semblable à l'arbuste fragile
Qu'un vent impétueux a mis sur le côté.
Comment ! c'est là, dit-elle avec vivacité,
Du plaisir le puissant mobile ?
D'avec lui-même, hélas ! quelle disparité !
Il voyait tout cela, le patient Monrose,
Et se laissait lorgner sans dire aucune chose.
Mais il s'agite enfin, soupire, étend les bras,
Embrasse sa Zaïs, fraîche comme la rose
Dont l'amoureux zéphir découvre les appas.
Il lui dit des douceurs : c'est là tout ce qu'il ose,
Et le seul mot du guet ne se répète pas ;
Il échappe à Zaïs : sa bouche caressante
Prononce d'une voix timide et languissante :
Monrose, voulez-vous jouer ?
Le mari, craignant d'échouer,
Lui répondit avec finesse :
Malgré tout mon désir de tenir votre enjeu,
Ha ! je m'en garderai, je crains trop votre adresse.
Vous voulez me tromper, vous avez vu mon jeu.

L'ÉQUIVOQUE.

Momus, je rejoins ta bannière;
Prête-moi ton esprit jovial;
Et toi, viens, Muse garçonnière;
Je veux conter, à sa manière,
Une histoire de carnaval.
Lyon est le lieu de la scène;
Un aveugle, l'Amphytrion;
Sa jeune épouse, mon Alcmène;
Son Jupiter, un histrion.
Étroitement logés, dans un troisième étage,
Et la femme et l'époux vivaient paisiblement:
Un hautbois, paisible instrument,
Du pauvre quinze-vingt faisait tout l'apanage;
Et sa chère moitié, pour fournir au ménage,
Accouchait, clandestinement,
Des tendrons fécondés avant le mariage.
Bastien, (c'est le nom du mari),
Lorsque sa femme avait pratique,

Écorchait Dezède ou Grétri ;
Et, grâce au bruit de sa musique,
Personne n'entendait un cri,
Qui pût éveiller la critique.
On gagnait bien sa vie, et tout allait au mieux.
Lucine, aussi chaste que belle,
Rebutait les amans, fuyait les curieux :
Aucun homme n'entrait chez elle.
Comment apprivoiser cette beauté cruelle ?
Désireux d'en venir à bout,
Un jeune élève de Thalie,
Qui la trouvait fort de son goût,
Prend les avis, les airs et la voix de Julie,
Se fait une taille arrondie,
Et chez nos bonnes gens monte entre chien et loup.
Il sanglotte. Lucine avec bonté l'accueille,
Le console, l'étend sur un large sopha,
Et va de la nature ouvrir le portefeuille,
Tandis que son mari prélude en fa, ut, fa.
Le galant fait l'agnès, et faiblement repousse
Une main délicate et douce,
Qu'il couvre de baisers, en maudissant son sort.
Lucine cependant fait un léger effort ;
Et, croyant soulager une tendre victime

D'un penchant naturel qu'on poursuit comme un crime,
Elle glisse sa main, et trouve entre ses doigts
La flèche de l'Amour, au lieu de son carquois.
O surprise ! la scène alors change de face.
Son nerveux séducteur, plein de sa passion,
L'élève, la renverse, et la met à sa place ;
Et, dans cette position,
Rien ne résiste à son audace.
Pour une *Honesta* qui menace,
Terrible situation !
Furieuse d'abord, mais bientôt attendrie,
Elle cède, troublée, à son hardi vainqueur,
Et péchait : le remord vient tourmenter son cœur,
Et tout en se pâmant l'accoucheuse s'écrie :
C'est un garçon !... Bastien !... Bastien !
Tant mieux ! tant mieux ! dit-il, ma mie,
En reprenant sa symphonie ;
Dieu veuille en faire un bon chrétien !

LA DEVOTION ESPAGNOLE.

Amis, bannissez le scrupule :
De la piété c'est l'abus.
C'est dans le monde un ridicule ;
Et lorsqu'un esprit trop crédule
Anime des cœurs corrompus,
Fuyez, c'est un vice de plus.
Sexe charmant, on vous accuse
D'être sujet à ce défaut ;
Mais j'aime à croire qu'on s'abuse,
Vous savez trop ce qu'il vous faut.
De la gaîté, de la décence,
L'art de nous cacher vos désirs,
Sans affaiblir notre espérance,
Voilà votre utile science ;
Et si vous payez les soupirs
D'un amant par la jouïssance,
Votre excuse est dans ses plaisirs,
Votre gloire, dans sa constance.

Mais le scrupule est un travers
Qui n'offre ni plaisir ni gloire :
J'apporte en preuve cette histoire ;
Lisez-la jusqu'au dernier vers.

A Malaga, dona Juliette
Plut au capitaine Germain :
C'était une vive brunette,
Superstitieuse et coquette,
Tenant ses heures d'une main,
De l'autre levant sa jaquette.
Gentille Agnès, vous rougissez ;
Ce portrait blesse votre vue :
Vous craignez la vérité nue,
Et déjà vous m'embarrassez.
Cependant, aimable ingénue,
Par un souris vous m'agacez ;
Pour m'encourager, c'est assez :
Or, écoutez ; je continue.

Vous saurez donc qu'on finança,
Et qu'au moyen d'un droit d'aubaine,
Dona Juliette-y-Cuença
Finit avec le capitaine,
Comme sous Jupiter, Alcmène
Son grand Hercule commença.

Très-satisfait de sa bergère,
Il paie et mande le souper.
En attendant, dit-il, ma chère,
Buvons, et vogue la galère!
Soudain il se met à lamper
D'un excellent vin de Madère;
Et la donzelle, sans façon,
Trinque et se met à l'unisson,
Quand tout à coup l'*angelus* sonne.
Et vîte, aux pieds de sa madone,
Après avoir fait un *salve*,
Elle va dire trois *ave*.
Qu'est-ce ceci? mais perds-tu la tête,
Dit Germain; as-tu peur céans?
Nous ne craignons point de tempête,
Ni bancs, ni rochers, ni courans,
Et tu pries! au diable la bête!
Finis, car nous perdons du temps.
Allons, viens que je te corrige.
Seigneur, vous serez satisfait;
Nous faisons ce qu'Amour exige,
Tout en disant le chapelet.
Cependant on couvre la table
D'un chapon bien gras, bien dodu,

D'un ragoût d'odeur agréable,
Et d'un bel œuf tout frais pondu.
Ce bel œuf était pour Juliette;
Elle l'ouvre en disant Jésus,
Et faisant une croix dessus,
Avant d'y tremper sa mouillette;
Tandis qu'avec son coutelas,
Notre marin, du chapon gras
Lève une aile pour la brunette,
Et la jette sur son assiette.
— Non, seigneur, reprenez ceci;
D'user de viande un samedi
Que Notre-Dame me préserve!
— Bon! bon! nous seuls ici,
Laisse là ta sotte réserve.
— Un pareil jour! ciel! quels remords,
Si je mettais chair dans mon corps!
Non, j'ai l'âme trop timorée.
— Par ma foi, le scrupule est bon,
Dit le marin, haussant le ton;
Peste soit de la mijaurée!
Prends-tu mon v.. pour un goujeon?

CONTE A PROPOS DE BOTTES.

Né sur les bords de la Garonne,
Moussu dé Fieré-Lame, ancien garçon major
Au régiment de la Couronne,
Était, si l'on en croit la légende gasconne,
Aussi brave, aussi grec que le vainqueur d'Hector.
Mais plus chaud que ne fut le moineau de Lesbie,
En guerre il préféra par fois
Au lit de camp, le lit d'une aimable ennemie.
Aussi nous disait-il en vantant ses exploits :
« Cadédis! mes amis, je gagne double croix
» En peuplant d'étrangers la grande confrérie;
» Car jusqu'entre deux draps je venge la patrie! »
Lecteur, pour un moment, suivons notre officier.
Son régiment vint en quartier,
Après une longue campagne,
Dans une ville d'Allemagne;
Et le sort le logea tout près d'un cordonnier
Dont l'appétissante compagne

Aurait fait succomber le grand pénitencier.
La voir, courir après, lui serrer les menottes
En tapinois fort amoureusement,
Saluer le bourgeois, lui commander des bottes;
Ce fut-là du *cousis* le premier mouvement.
Mais, (prodige inouï chez ses compatriotes),
La réflexion vint au secours de l'amant!
Il regagna son logement.
Voilà comme l'amour change le caractère;
Notre âme, sous ses lois, n'a plus le même ton;
Et sa flèche la plus légère,
Ferait du lâche un brave, et du brave un poltron.
Le lendemain, comme on se l'imagine,
Visite fut rendue au nouveau Saint-Crépin.
On fait un petit signe à la belle voisine;
On donne du tabac au trop heureux voisin:
C'est par de tels moyens qu'un garçon s'achemine.
Le nôtre dit adieu, puis revient sur le soir.
— *Hé bien! et la bésogne est-elle commencée?*
— Monsieur, répond la dame, elle est fort avancée,
Et demain vous pourrez l'avoir,
J'irai vous la porter. — *Bon! jusqués au révoir.*
Foi de femme d'honneur est quelquefois peu sûre;
Qui cherche le plaisir est bien plus scrupuleux.

Celle-ci tint parole, et, brusquant l'aventure,
Dès le matin, en brillante parure,
Les bottes à la main, elle est chez l'amoureux.
Mais quoique le marché dût être fait entr'eux,
On resta long-temps à conclure.
Or, tandis que l'on concluait,
Le cordonnier s'inquiétait.
Enfin, craignant l'effet d'une perfide trame,
Il court après son bien, le cœur tout palpitant,
Et frappe comme un sourd, criant, pestant, jurant,
A la porte de Fiéré-Lame.
Qu'ès-à-co? — *L'être moi, mossié le liétenant.*
— *Pesté, voisin, qué vous êtes pressant!*
Et qué voulès? — Mon bott, mon femme.
— Parbleu! je les essaie, attendez un moment.

POUR LE JUBILÉ DE 1775.

A cause de son grand caquet,
Et de son plumage sinistre,
Un vieux merle devint ministre
Des heureux habitans du plus prochain bosquet.
Pour bien commencer son carême,
Avec grand appareil il va chez les moineaux
Prêcher contre le quatrième
Des péchés nommés capitaux.
Hélas! tous ces pauvres oiseaux,
Suivant lui, se trouvaient dignes de l'anathème.
Le mâle, à gorge noire, était un garnement,
Et son amoureuse femelle,
Une Laïs, une infidèle,
Pour jamais dévolue au plus grand châtiment.
Sous son froc enfumé le merle s'évertue:
Le ciel, leur disait-il, calcule vos forfaits,
Voilà pourquoi, dans ses filets

Il permet qu'un méchant vous attrape, et vous tue ;
Et que, pour vous punir, les coucous, que l'on hue,
Sont si communs dans nos forêts.
Quand le triste animal eut dit sa ratelée,
Qu'avec componction on ouït jusqu'au bout,
Les époux inconstans de la chaude assemblée
Crièrent à la fois : Nous nous pardonnons tout.
Puis on vit le dieu de Cythère
Agiter leur aile légère ;
Chacun à sa compagne alla rendre son droit.
Ce miracle se fit sans sortir de l'endroit,
Tant on craignait du ciel la trop juste colère.
Ah ! si tous les sermons pouvaient finir ainsi ;
Quel jubilé que celui-ci !

LA BONNE MÉNAGÈRE.

Qui prend femme vive et légère,
Quand l'âge a blanchi ses cheveux,
Sur le portrait de leur grand-père,
Risque de tromper ses neveux.
Cette fâcheuse erreur, dont l'histoire fourmille,
Se glissait sourdement dans l'honnête famille
De Blaise Godiveau, traiteur de grand renom;
Et déjà d'un enfant sa compagne gentille
Avait un peu brouillé le nom.
Il s'en doutait le pauvre Blaise;
Parfois il montrait de l'aigreur.
Se fâcher, dans ce cas, est encore une erreur
Qui met un vert galant un peu plus à son aise.
J'ai toujours aux maris conseillé la douceur.
Un soir que tourmenté par son humeur jalouse,
Sans toucher au sujet, il grondait son épouse,
Elle répondit au grison:
Mais de quoi te plains-tu? vois-tu quelque maison

Plus propre et mieux achalandée ?
C'est pourtant sur mes soins que sa vogue est fondée ;
C'est moi qui veille à tout, j'y suis comme en prison :
Par mon activité le commerce prospère.
Nous gagnons de l'argent, et c'est toi qui le serre ;
Pour ma personne enfin tu ne dépenses rien.
Tais-toi, répond l'époux tout rouge de colère,
Va, tu n'es que trop ménagère,
Pour mon honneur et pour le tien ;
Car on te voit souvent, sur ce point peu sévère,
User le *bien* d'autrui pour épargner le mien.

LES TREMBLEURS.

Sur les confins du pays Franc-Comtois,
Guillot et sa femme Denise,
Grosse joufflue encor de bonne prise,
Demeuraient au milieu des bois,
Et fort éloignés de l'église.
Cependant, en zélés chrétiens,
On les voyait toujours au temple
Les deux premiers. A ses paroissiens
Leur bon curé les citait pour exemple.
Jaloux de mériter un éloge si doux,
Un dimanche ils allaient en grande diligence
Vers le saint lieu, bras dessus, bras dessous,
Tantôt en gardant le silence,
Et tantôt se parlant avec indifférence,
A la manière des époux.
Quand, au milieu de leur voyage,
Voilé par un sombre nuage,
Le matin rentre dans la nuit.

Le vent s'élève et l'orage le suit.
L'éclair brille, éblouit la vue ;
Du tonnerre on entend le bruit,
La foudre, qu'enferme la nue,
En s'échappant avec fracas,
Frappe un vieux tronc, qu'elle brise en éclats,
Et la tempête continue.
Denise tombe à deux genoux,
Se signant d'une main tremblante ;
Ainsi fait son bénigne époux,
Qui lui dit d'une voix dolente :
« Ah ! ma femme, tout va finir ;
» C'est aujourd'hui la fin du monde :
» Le fils de l'homme va venir !
» Confessons-nous l'un l'autre avant que de mourir ;
» Ayons de nos péchés une douleur profonde.
» Notre pasteur a lu publiquement
» Que ça vaut presqu'un sacrement.
» — Mon ami, répliqua Denise,
» Il m'en souvient ; tu parles d'or ;
» Tiens, voilà que je suis assise :
» Commence ton *confiteor.* »
Guillot obéit, se confesse,
Agenouillé sur le gazon ;

Et dit enfin que pour Suzon
Il avoit eu quelque faiblesse.
Sa femme lui répond : Tais-toi,
Va, tu n'es faible qu'avec moi.
Mais le mari, dans sa détresse,
De tout réparer fit promesse ;
Ce qui lui valut son pardon.
Les femmes ont le cœur si bon !
A son tour, Guillot devint prêtre :
De sa compagne il va connaître
Tous les péchés gros et menus.
Les voilà qui changent de place :
Toujours la foudre les menace,
Toujours ils se croyent perdus.
« Bénissez-moi, dit-elle : Je m'accuse
» D'avoir menti sur de petits objets ;
» D'avoir parfois, en employant la ruse,
» Contrarié, sans raison, vos projets ;
» D'avoir médit, d'avoir appelé chiche
» Notre curé qui vend ses *oremus* ;
» D'avoir manqué de dire l'*angelus* ;
» D'avoir souvent désiré d'être riche. »
Après ces péchés généraux,
Denise en vint aux capitaux.

« Tu sais ; pardon ! vous savez bien, mon père,
» Que certain soir, étant au cabaret,
» Avec Alain et Jean notre compère,
» Où vous buviez de ce bon vin clairet ;
» Jean vous quitta. Las ! à mon grand regret,
» À la maison il entre avec mystère.
— » Hon ! dit Guillot, ne cache rien : après.
— » Pour m'en conter il vint donc tout exprès ;
» Je le rabroue ; il avance et me brusque.
— » Foin ! s'écriait le mari confesseur :
» Après. — Mon cher, le brutal alla jusque
» Où vous allez dans votre belle humeur,
» Et se tint là sans que rien l'en débusque.
» J'étais couchée, et Margoton dormait.
» J'eus beau crier, tempêter, me débattre,
» Las ! il me fit deux fois, sans rien rabattre,
» Ce qu'à Suzon vous avez fait.
» *Meâ culpâ !*... Ciel, comme il tonne ! »
Guillot rougit, pâlit, s'étonne.
« Que je te rosserais ! dit-il dans son dépit ;
» Mais il faut que je te pardonne,
» Puisque je suis ici, friponne,
» A la place de Jésus-Christ. »

QUESTION THÉOLOGIQUE.

Près du faste et de l'opulence,
Aux portes d'une ville immense,
Dans un vieux galetas, effroyable réduit,
Où, pour deux sous, l'on passe une mauvaise nuit,
Gissaient vis-à-vis l'un de l'autre
Deux moribonds, l'un juif, l'autre zélé romain:
Ardens à réciter chacun sa patenôtre,
Le premier en hébreu, le second en latin,
Sans y comprendre un mot. En bon israëlite,
Le soir du vendredi, maître Abraham hurlait,
Et jusqu'à l'autre soir toujours il marmottait
Les louanges de Dieu. Le frère Pierre ensuite,
Bréviaire en main, vêpres chantait,
Et prenait en plein sa revanche,
Le dimanche.
Puis, au lieu de se reposer,
Notre dévot encor voulait catéchiser.

De convertir le juif il avait grande envie;
Mais celui-ci qui, de sa vie,
N'avait fait aucun troc sans avoir du retour,
Lui proposait de changer à son tour.
Vint un rabbin à barbe grise
Visiter l'enfant de Moïse,
Lui parler du talmud, et mettre en sûreté
Son cher argent. C'est une charité
Que le sanhédrin et l'église
Exercent à l'envi chacun de son côté.
Bientôt un moine séraphique
Accourut au secours du pieux catholique;
Il portait barbe ainsi que le sale rabbin:
C'était un compagnon du grand saint Cucufin.
En deux mots, père Esprit vous confessa notre homme,
Qui, n'ayant pas le sou, promit d'aller à Rome,
Nus pieds, s'il se rétablissait,
Et surtout s'il convertissait
Ce juif plus entêté qu'une bête de somme:
C'était l'unique point où tendait son grand vœu.
Une crise survint à notre pauvre hébreu;
Elle annonçait sa mort. Aussitôt frère Pierre
Dit: Voilà pour mon juif le moment de salut;
Et, plein de son objet, il gagna comme il put

Un buffet sur lequel il saisit une aiguière ;
Puis vint arroser la crinière
Du bourgeois de Jérusalem,
Le tout, *secundùm Joannem*.
Comme il s'agenouillait pour finir sa prière,
Le nouveau baptisé termina sa carrière,
Et le rabbin parut... Pierre, en l'apostrophant,
Lui cria d'un air triomphant :
Vois ce vase ; Abraham meurt enfant de l'église ;
C'est moi qui l'introduis dans la terre promise :
Sors d'ici, mécréant.... A ces mots, Samuel
Se sentit possédé de la même furie
Que l'on appelait sainte au temps d'Ézéchiel,
Et du royal amant de la femme d'Urie.
D'un coup de poing, assené de grand cœur,
Il étendit le baptiseur
Sur sa couchette délabrée,
Et, tirant sa lame sacrée,
Vois-tu, dit-il, ce fer vengeur ;
Crois à Moïse, abjure ton erreur ;
Rappelle en ce moment ta raison égarée.
— Attends, dit le chrétien, haletant de frayeur,
Je promets d'être juif ; instruis mon ignorance.
— Vain propos : Samuel poursuivit sa vengeance,

Et le déprépuça. Pierre, dans la douleur
Finit ses jours, martyr de son intolérance.
Le rabbin fut brûlé. Mais, comme on allumait
Le théâtre de son supplice,
Il interpella la justice
De suspendre un moment, disant qu'il abjurait
La vieille loi qui jadis fut la bonne.
Las ! il était trop tard pour avoir un sursis !
Bientôt la flamme l'environne,
Et l'on n'entendit plus ses cris.
On demande humblement à Messieurs de Sorbonne :
Lequel des trois, à leur avis,
Doit avoir place en paradis ?

LA NOUVELLE DU JOUR.

Tandis que l'Esprit-Saint machiavélisait
Pour donner un chef à l'église,
Au coin du feu Barthole séduisait,
Sans rivaux, l'innocente Lise.
Il était son cousin-germain:
Le scrupule arrêtait la belle.
Si l'on nommait un pape aujourd'hui pour demain,
Je vous permettrais tout, cher cousin, disait-elle:
Je souffre comme vous de ce retardement;
Mais comptez sur notre alliance,
Car avec un mensonge et de l'argent comptant,
Du saint-père on a la dispense.
Même propos pendant trois mois;
Enfin, il fut tenu pour la dernière fois.
Un archange, embouchant la trompette ascétique,
Du haut du Vatican, au monde catholique
Fit entendre ces mots: L'ouvrage est consommé,

La discorde est vaincue, et le pape est nommé;
C'est Braschi : qu'on l'adore. A cette voix céleste,
Barthole, transporté d'un pareil manifeste,
Court chez Lise, et lui dit : Je peux donc tout oser,
Le pontife est élu ; je viens vous épouser.
Cher ange ! s'écria la dévote parente,
Tombant sur un sopha, les deux yeux vers le ciel,
Du Seigneur je suis la servante,
Qu'il me soit fait ! Soudain copiant Gabriel,
Et plein du même feu, le pétulant Barthole,
D'un baiser bien nourri, lui coupa la parole :
Le verbe devint chair par cet attrait vainqueur.
Lise en vain répétait... le pape... la pudeur...
Déjà l'adroit cousin, imitant le saint homme,
Essayait l'anneau du pêcheur.
Arrête, disait-elle, arrête ; et mon honneur?
— Va, va toujours, cousine, il reviendra de Rome.

LE CHAT QUI DORT.

Un grenadier du régiment d'Enghien,
Bon soldat, mais mauvais chrétien,
Eut le sort de Turenne en servant sa patrie :
A Berghen il perdit la vie.
Un vrai brave l'expose, et la compte pour rien.
Des morts la troupe était nombreuse ;
Mais Brogli commandait, la France fut heureuse :
Ce jour nous couvrit de lauriers,
Et Bellone épargna le sang de nos guerriers.
Jolibois, sortant de ce monde,
Ne voyait qu'alliés qui, réclamant Luther,
Dans une obscurité profonde,
Suivaient le chemin de l'enfer.
Son âme encor toute française,
Dédaignant de marcher avec nos ennemis,
Pour éviter la tourbe anglaise,
Et de ses adhérens vaincus, mais non soumis,
Prit le sentier étroit qui mène au paradis.
De la mort de Jésus, suivant notre bréviaire,

On y faisait l'anniversaire (1).
L'apôtre qui si bien essorilla Malchus,
Saint Pierre, du combat ayant eu la nouvelle,
Et croyant recueillir des âmes tant et plus,
Vint occuper son poste et faire sentinelle :
C'était, hélas! soins superflus.
Beaucoup sont appelés, mais il est peu d'élus.
Personne n'arrivait ; enfin il vit paraître
Notre héros : son air déterminé,
Son front altier, de lauriers couronné,
Du céleste portier le fit bientôt connaître.
Comment, s'écria-t-il, un impie, un damné,
Un scélérat, aux flammes destiné,
Prétend à l'éternelle gloire!
Loin d'ici libertin, duelliste, âme noire,
Blasphémateur.... Hola! répondit Jolibois,
En conservant son ton grivois;
J'ai pillé, massacré, point dit de patenôtre;
Hormis de renier Dieu, j'ai péché plus qu'un autre;
Mais pour ce dernier trait : ah! ventre, par la mort!...
Entre, et tais-toi, lui dit l'apôtre;
N'éveille pas le chat qui dort.

(1) La bataille de Berghen se donna le jeu du vendredi-saint de l'année 1759.

LE RÊVE.

Un boucher s'en allant en fête,
Avec sa femme et leur enfant,
N'avait pour train qu'une jument
Alerte, vigoureuse bête,
Franche, et portant le nez au vent.
Vous auriez vu Benoîte en selle,
Et l'adolescent derrière elle;
Mon homme à pied, le fouet en main,
Passer à gauche, puis à droite,
Parler et répondre au bambin;
Rire, chanter avec Benoîte,
Pour sauver l'ennui du chemin.
Tout allait bien. La haquenée,
A son ardeur abandonnée,
Avançait d'un jarret nerveux;
Quand, vers la fin de la journée,
La route, à moitié ruinée,
Offrit un endroit dangereux

A la caravanne étonnée.
« Femme, cria son écuyer,
» Prends garde, empoigne la crinière ;
» Car en traversant ce bourbier,
» Si Margot lève le derrière,
» Elle vous flanque dans l'ornière.
» Allons ! hu ! ferme ! encore un pas ! »
Enfin ils sont hors d'embarras,
Et le trio reprend courage.
Mais on entend gronder l'orage ;
Il vient sur l'aile des Autans.
L'éclair sillonne le nuage,
Et les troupeaux quittent les champs.
Avec les bergères, nos gens
Arrivent au prochain village.
Il pleut : on gîte. Un méchant lit,
Est ce qu'on offre à la famille,
Qui soupe mal, se déshabille,
Et sur le grabat s'endormit.
Ne pleurons pas sur cette nuit,
Auprès d'une épouse gentille
Le désir naît, le plaisir suit.
Où le flambeau de l'Amour brille
Il n'est point de fâcheux réduit.

D'Hymen la grâce suffisante
Se signale chez le boucher ;
Et sa moitié sent approcher
De cette vertu consolante
Les doux élans, sans les chercher.
Qu'ainsi vous avienne au coucher !
A ce qui s'est passé la veille
Cependant le marmot rêvait.
Certain bruit à demi l'éveille,
Et l'enfant entre somme et veille,
Crut que son papa chevauchait,
Et que lui-même voyageait.
Zeste, sur son dos il se place,
Autour de son col il s'enlace,
Criant : « Ferme, Margot, dia ! hu !
» Tenez-vous bien aux crins, mon père !
» Car nous serions bientôt par terre,
» Si la bête levait le cu. »

L'INANITION.

Une prude se confessait
Que son mari faisait le diable à quatre;
Qu'elle-même le tracassait,
Et qu'ils étaient souvent prêts à se battre.
Toujours du bruit; pas la moindre douceur,
Disait la triste Marianne,
Nous vivons comme frère et sœur :
C'est un péché; mais si le chien se damne,
La faute au moins ne vient pas de mon cœur.
Offrez au ciel ce jeûne involontaire,
Dit le curé; vous pourrez obtenir
Par ce moyen un plus doux avenir:
Surtout soyez plus débonnaire;
C'est là le point qu'il vous faut retenir.
Votre froideur est peut-être la cause?
—Mon cher Monsieur, il n'en est rien;
De son côté, s'il faisait quelque chose,
Ah! comme j'agirais du mien,

Répond Manon, soupirant de tendresse...
Tenez, voici pour une messe.
— Bon! demain on vous la dira.
Bientôt, croyez-en ma promesse,
Du sacrement la grâce opérera.
— Soit, dit Manon; car si tout ce train dure
Encor quelques jours seulement,
Je crains bien que le sacrement
Ne meure en nous, faute de nourriture.

LE BOUCHON.

Pendant le dernier carnaval,
Un Liégeois, de taille replète,
Donnait la main à Fanchonnette
Au théâtre, à l'église, au bal:
Personne ne le trouvait mal.
Mais Damon, fâché qu'il l'assiége,
Dit à Mondor: Que fait Fanchon
De ce certain homme de Liége?
Parbleu! répond l'autre, un bouchon.

L'HEUREUX MARI.

Conrard obtint, le mois passé,
Un gros emploi dans la finance ;
Et, faisant l'homme d'importance,
Comme s'il eût été placé
Pour son mérite ou sa science,
Disait : C'est sans protection
Que j'ai cette commission,
Sans voir ni monsieur ni madame ;
Je n'ai pas bougé de céans :
Il est pourtant vrai que ma femme
S'est donné quelques mouvemens.

LA GARDE D'UNE FILLE.

Un curé prit une servante,
Villageoise tant innocente,
Qu'après l'avoir servi six mois,
Elle était enceinte de trois.
On en babille : une commère
Vint conter la chose au pasteur.
Celui-ci, grand prédicateur,
Part et s'en va gronder la mère.
Margotton, le cœur ulcéré,
Répond à monsieur le curé :
— Quand je vous amenai Javotte,
Elle était sage et bien dévote :
De nous deux, Monsieur, entre nous,
Si quelqu'un a manqué, c'est vous.
— Mais voyez cette créature !
Pouvais-je pendre à ma ceinture
Ta Javotte comme un pantin?
— Non ; mais de crainte d'aventure,
Vous connaissez notre nature,
Il fallait y tenir la main.

LA CHASTE ORAISON.

Las de rester célibataire,
Un beau jour l'anodin Bolus,
Riche et célèbre apothicaire,
Alla conter ses *oremus*
A Notre-Dame du Rosaire.
Bénissez mon intention,
Dit-il, vase d'élection!
Je voudrais avoir une épouse,
Douce, agissante, point jalouse,
Et pleine de dévotion:
Voilà ma supplique, et j'espère
Que par vous, ô bénigne mère!
Mes désirs seront approuvés.
Car si je prends femme, à mon âge,
C'est pour qu'elle ait soin du ménage,
Et point pour ce que vous savez.

LE VRAI REGRET.

Bien confessé
Et bien graissé,
Arnaud partit pour l'autre monde :
Sa veuve aux pleurs lâcha la bonde,
Et nous en donna, Dieu merci !
Il faut vous avouer aussi
Qu'Arnaud savait rendre contentes
Robertine et ses deux servantes :
Chose rare en ce siècle-ci.
Vous devez offrir ce calice,
Sans aucun murmure, au Très-Haut,
Disait à la veuve d'Arnaud
Son vieux curé plein d'avarice.
Faites prier pour votre époux :
Qu'en coûte-t-il pour un service ?
D'offrandes le ciel est jaloux....
Vous pleurez !... que regrettez-vous,

Si l'âme est au lieu de délices?
Son corps, ce n'est qu'un vil habit,
Une machine qui pourrit;
Mais l'esprit est chose divine,
Que le ciel donne et qu'il ravit.
Las! volontiers, dit Robertine,
Au ciel je laisse son esprit;
Je ne pleure que sa machine.

LE BON EXEMPLE.

Un augustin, fier comme un carme,
En chaire un jour faisait vacarme
Sur l'exemple que les parens
Doivent donner à leurs enfans.
Saint Augustin, notre bon père,
Était, dit-il, manichéen,
Mais Sainte Monique, sa mère,
En fit un excellent chrétien.
Mieux valent ces saintes pratiques
Que nos discours évangéliques,
Pour convertir les libertins.
Ah ! qu'on me donne des Moniques,
Je vous ferai des Augustins.

LA DEVOTION FRANÇAISE.

Pour édifier ses voisins,
Marthon et sa jeune maîtresse
A Pâques s'en vont à confesse,
Au couvent des grands capucins.
Monsieur, voulez-vous nous entendre,
Dit la belle au premier venu,
Jeune, vermeil et bien barbu?
— Ma chère dame, il faut attendre
Qu'un père ici soit descendu;
Je ne suis que le frère Élie,
Du couvent l'humble serviteur.
— Quel guignon, reprend Amélie
Avec l'accent de la douleur :
Hélas! Marthon, il n'est que frère,
Son *absolvo* ne vaudrait rien.
— Madame, j'y vois un moyen.
— Et quel est-il! — Faisons-le père.

LE FERMIER GÉNÉRAL.

Au milieu d'un festin, un fermier général
Tomba sur le parquet, plein comme une sangsue;
Et sa pauvre âme toute émue,
Sortant avec lenteur de son étui fatal,
Descendit les degrés du cachot infernal,
Pour grossir des méchans la coupable cohue.
Que vois-je? c'est monsieur Dufer,
S'écria son cocher, mort depuis une année,
Dont l'âme était aussi damnée.
Ainsi tous les états s'en vont peupler l'enfer.
O mon cher maître! est-il possible?
Quoi, vous! dans ce séjour horrible,
Avec des brigands, des filous,
Des Mandrins, roués à Valence,
A la poursuite et diligence
De vos braves suppôts, aussi zélés que vous
Pour le bien de l'heureuse France.
Ah! Lafleur, tu vois sur mon front

Les traits déshonorans d'une lâche avarice ;
Mes yeux s'ouvrent trop tard, et ce qui me confond,
C'est mon coquin de fils qui cause mon supplice.
Dans le fond de mon cœur j'étouffais les remords ;
Pour l'illustrer un jour, j'amassais des trésors ;
Ils mènent aux honneurs dans le lieu que je quitte :
Des crimes de son père est sage qui profite.
Mais mon fils de l'argent connaît si peu le prix
Qu'il n'est pas seulement marquis !
O rage ! ô désespoir ! malheureuse conduite !
Et toi, mon fidèle Lafleur,
Toi, dont l'allure était et si bête et si bonne,
Quel bizarre destin, ou plutôt quel malheur
T'a plongé dans ce lieu d'horreur ?
En vérité, ton sort m'étonne.
Cessez, Monsieur, d'être surpris,
Dit le cocher ; je brûle en l'éternelle flamme
Pour vous avoir avec Madame,
Fabriqué ce coquin de fils.

HISTOIRE ECCLESIASTIQUE.

Pour appaiser les feux de la concupiscence,
Et ne point succomber à la tentation,
On nous ordonne l'abstinence,
Et surtout la confession.
Mais, hélas! contre la nature
Ces remèdes n'ont pas grande efficacité:
Qui renonce à la volupté
Aux pieds d'un confesseur, revient bientôt parjure.
C'est assez là le sentiment
Du bon curé de Saint-Vincent.
S'il rend la nature muette,
S'il vous fait vivre chastement,
C'est en joignant une recette
A la grâce du sacrement.
Si bien, qu'à l'ardente jeunesse
Qu'il veut conduire à la sagesse,
Il donne et l'absolution

Et la phiole d'émulsion.
Lecteur, à ce sujet, écoutez une histoire;
Je n'ai rien lu, mais on m'a dit:
Et, selon l'église, on doit croire
Que le dire est souvent plus certain que l'écrit.
Un jeune homme de bonne mine,
Connaissant les vertus de l'ampoule divine,
Par le récit d'un clerc fraîchement tonsuré,
Alla trouver notre curé.
Là, faisant le cagot, d'une voix suppliante,
Il s'informe, dans le secret,
Du saint et merveilleux effet
De la liqueur réfrigérante.
Dieu sait comme on la lui vanta!
Alors le drôle présenta
Au pasteur médecin une énorme bouteille.
—Y pensez-vous, mon fils? bon pour un verre ou deux;
Mais plus deviendrait dangereux,
Et je ne ferai point de sottise pareille:
Il s'agit de calmer, non d'éteindre les feux.
—Ah! donnez-m'en tout plein, cela fera merveille;
Je ne dors point depuis dix jours,
Et je veux chasser pour toujours
La troupe des démons, qui sans cesse m'éveille.

— Je n'ai garde, dit le pasteur,
En telle quantité d'ordonner ma liqueur ;
De son usage outré la méthode abusive,
Malgré toute votre vigueur,
Vous ôterait, mon fils, cette force impulsive
Qu'on appelle chez nous vertu générative :
Gardez-vous de pousser si loin votre ferveur.
Vous ne pouvez, en conscience,
Vous condamner à l'impuissance ;
C'est même un péché capital.
— Monsieur, nous nous entendons mal.
— Je vous entends, mon fils, on ne peut davantage :
Soyez continent, soyez sage,
Mais moi je ne veux point vous mettre dans le cas
De rester impuissant. Ce serait bien dommage,
Dit-il en le toisant du haut jusques en bas.
— Encore un coup, Monsieur, vous ne m'entendez pas.
Cette eau n'est point pour mon usage.
— Pour qui donc, s'il vous plaît? — Pour les chats du logis:
Comme ils sont en amour, fatigué par leurs cris,
Je ne puis fermer l'œil dans mon cinquième étage.
Le bon curé, quoique surpris,
Recueillant bientôt ses esprits,
L'appela monstre, impie, âme noire, hypocrite :

L'autre lui dit *raca*, pour être quitte à quitte,
Et s'en alla craindre de pis.
Avec la gent portant surplis
Ainsi finit maint visite.

LES DOUCEURS DE L'HYMEN.

Un officier, nouveau venu
Dans certaine ville de guerre,
Fut conduit chez la trésorière,
Par un autre déjà connu.
La compagnie était nombreuse :
Le mari de la précieuse,
Qu'on abordait d'un air flatteur,
A l'intrus donna de l'humeur.
Quel est, dit-il, ce minois fade
Que courtise la garnison?
Tais-toi, répond son camarade,
C'est le cocu de la maison.

LES TROIS ACCIDENS.

Nicette tenait dans sa main
Un œuf frais qu'elle allait porter à sa grand'mère.
Le verglas qui couvrait la terre
La faisait chançeler tout le long du chemin.
Plus elle craint et moins elle est légère.
Certain vent incivil alors se présenta,
Vent qu'elle eût bien voulu lâcher à la sourdine;
Elle apperçoit qu'on l'examine,
Et jusqu'au blanc des yeux le rouge lui monta.
Le malheur fut complet par défaut d'assurance.
Il survint un ruisseau qu'il fallut enjamber :
Nicette lève un pied, glisse, perd la cadence;
Et, serrant bien les poings, pour faire résistance,
Peta, creva son œuf, et se laissa tomber.

LE CENSEUR.

En Suisse, un magistrat sévère
Un jour publia son rescrit
Contre le livre de l'Esprit
Et la Pucelle de Voltaire.
On va chez chaque citoyen
Fouiller jusque dans les ruelles.
Un sergent au grave maintien,
Après des recherches fidèles,
S'en vient lui dire : Calmez-vous,
Seigneur baillif, il n'est chez nous
Point d'esprit et peu de pucelles.

LA SAUCE ROBERT.

Descends de tes tréteaux, viens, muse guillerette,
Nos convives sont endormis;
Contons vîte une historiette,
Et réveillons nos bons amis.
La Serre t'a maudite ; accours et fais-le rire.
Lorsque cet aigle altier s'élève sur les vents,
Qu'il brave du soleil les faisceaux éclatans ;
Aux sons harmonieux de sa brillante lyre,
De la mâle éloquence on reconnaît l'empire.
Mais il quitte parfois et l'Olympe et les airs.
Viens le trouver dans nos desserts,
Et chante sur la turlutaine,
D'un époux ignorant les plaisirs et la peine.
Va, qui frappe au bon coin tant et tant de beaux vers,
Ne peut mépriser Lafontaine.
Imitons le bon homme ; égayons nos lecteurs ;
Laissons aux buveurs d'eau compiler des malheurs.

Boniface Robert, conseiller, garde-note,
Mourut, par-devant lui présens deux capucins;
Et par ce dernier acte, il délaissa Javotte
Sa tendre et chaste épouse, avec deux orphelins.
Vint son frère Mathieu consoler la famille,
Chanoine janséniste, aussi juif qu'Harpagon,
Qui, malgré sa lésine, en baisant le poupon,
Lui dit : Hélas! ma sœur, ayez soin de la fille,
Moi, je me charge du garçon.
Elle accepte, et dès lors, chacun à sa manière,
Élève ces adolescens.
La veuve, au bout de dix-huit ans,
Grâce à trois médecins, termina sa carrière :
Sa pauvre fille, en rien de temps,
La suivit, et Colas lui ferma la paupière,
En poussant vers le ciel de longs gémissemens.
Pendant qu'en tendre frère il plaint sa destinée,
Disons qu'ayant atteint sa vingt-septième année,
Toujours suivant son oncle, où, tapis dans un trou,
Loin de la brune et de la blonde,
Il ne savait encor ni comment ni par où
Sa maman l'avait mis au monde.
C'était pourtant un bon parti,
Dont plus d'un bon bourgeois hasardait la demande :

Pour rien l'amour se donne, et l'hymen se marchande,
Au hasard trop commun d'être mal assorti.
Aussi ne parle-t-on, dans ce temps perverti,
Que de plaisirs de contrebande.
L'oncle branlait la tête à chaque objet offert :
Le vieux rêtre guettait un héritage unique ;
Et, pour perpétuer le beau nom de Robert,
De sa mère il obtint la fringante Angélique.
Minois charmant, fleur de santé,
Port à faire échouer un sage ;
La taille d'Atalante et sa légèreté ;
Richesse et peu de parenté,
De la belle étaient le partage.
Angélique et Colas se laissèrent lier ;
Puis au son du hautbois, pour ne rien oublier,
On les mène à l'église, et de l'église à table,
De la table à la danse, et de la danse au lit,
Où le nouvel époux, sans autre préalable,
Malgré le sacrement, mollement s'endormit.
En vain, dans de grands vers, on vante l'innocence,
Ces éloges sont superflus ;
Elle est fille de l'ignorance :
Qui la perd une fois ne la désire plus.
Dans cette inaction l'on passe une semaine,

Et la pucelle, enfin, de l'être gémissait.
Sa mère apprit bientôt ce qui la maigrissait,
Et fut chez son voisin lui raconter sa peine.
C'était un médecin moins docte que plaisant,
Chassant loin du beau sexe et vapeurs et migraine.
Il va voir l'épousée, et lui dit : Mon enfant,
Je suis instruit de tout ; mais soyez assurée
Que demain, dans le jour, vous serez obombrée.
Plaignez-vous le matin d'un grand mal à l'endroit
Où vous sentez que j'ai le doigt.
D'Angélique à ce tact le beau front se colore ;
Et son cœur, qui palpite, attend la volupté :
Son tourment l'embellit encore.
Les roses qu'Amour fait éclore
Sont l'ornement de la beauté.
Le médecin la quitte après cette ordonnance,
Qu'elle suivit bien mieux qu'un sévère conseil.
Avant le lever du soleil,
La nymphe, entre ses draps, pleine d'impatience,
S'agitant avec violence,
Trouble de son mari le tranquille sommeil.
Il va chercher de la lumière,
Et voit sa femme en pleurs qui jette les hauts cris ;
Il pense qu'elle touche à son heure dernière,

Et réveille tout le logis.
L'un trotte chez l'apothicaire ;
Un autre, plus adroit, avertit le docteur.
Le premier se présente, et prépare un clystère ;
Arrive le second, qui rit de son erreur.
Votre art, monsieur Pousset, et votre eau dégourdie,
Ne sont ici d'aucun secours ;
Je connais de Madame assez la maladie,
Et je ne prétends pas qu'on la prenne à rebours.
Il dit, et met dehors le cousin, la commère,
La maman, le chanoine, et fait venir l'époux ;
Puis vous le prend par tous les bouts,
L'instruit de son devoir, l'exhorte à le bien faire,
Sort, et les ferme à deux verroux.
Le sot, en tâtonnant, va commencer sa cure,
Sans rougir, sans être interdit.
Souvent la bêtise enhardit.
Sa femme crie encor du délai qu'elle endure ;
Mais, cédant à l'effort de l'ardente nature,
Elle sent par degrés se calmer son dépit :
L'Amour tendrement la dispose,
Et ses cris ne sont plus que de brûlans soupirs
Que Robert étouffait dans l'ombre des plaisirs.
Tant il les étouffa qu'il cueillit cette rose

Qui cause de l'hymen les pudiques désirs ;
Et grâces au docteur, sa femme eut bouche close.
Messieurs, pour votre honneur, je n'ose
Dire combien de fois notre âne la guérit.
Bienheureux les pauvres d'esprit !
C'est en se répétant qu'on est propre à la chose.
Tandis que chacun marque un intérêt bien cher
A l'état d'Angélique, et qu'on la croit mourante,
Que Jean fait l'orateur, que Margot se lamente,
La voilà qui paraît en simple pet-en-l'air.
Vénus, en sortant de la mer,
N'était pas plus éblouïssante.
Robert la conduisait, tout joyeux et tout fier.
Vous jugez, cher lecteur, comme on les félicite
Sur un événement qu'on n'osait espérer :
De les questionner on se fait un mérite.
Madame, quel remède a pu vous procurer
Une guérison si subite ?
Il faudrait tout conter, alors qu'on ressuscite.
Un petit abbé plaisanta,
Et sur un air de Gluck en fausset il chanta :
« L'onguent qui l'a guérie a fait mourir Lucrèce. »
Joli refrain qu'on répéta.
Ruminant sur l'effet dont il se voit la cause,

Etrangement surpris de la métamorphose,
L'heureux Colas devint rêveur.
La scène va changer. A quoi tient le bonheur?
Sur son coude appuyé, sa tête se renverse;
On se pousse, on le fixe, et plus bas l'on converse.
Mais voyez donc Robert! qu'il a l'air sérieux!
Quoi qu'il fasse, son chagrin perce.
Enfin, l'on voit couler des larmes de ses yeux.
Sa jeune épouse consternée
Flatte inutilement le triste original.
On la laisse se trouver mal,
Son mouchoir à la main, aux pleurs abandonnée:
L'époux a tous les soins de la troupe étonnée.
Sexe aimable et charmant, n'en soyez point jaloux;
Cent fois moins à plaindre que nous,
Vos cœurs ne sont pas faits pour de longues alarmes:
Au sein de la douleur, que deviendraient vos charmes?
L'Amour, en souriant, vous dérobe à ses coups,
Et bientôt son bandeau vient essuyer vos larmes.
On tourmente Robert jusqu'à le harceler;
(Car c'est ainsi que l'on console).
Il sanglote, il gémit sans dire une parole:
Le stimulant docteur parvint à l'ébranler.
Or, écoutez, Messieurs, le nigaud va parler.

Bien plus qu'à vous, dit-il, ce jour m'est agréable.
Le moyen employé m'a fort bien réussi,
Et je viens de sauver ma femme que voici,
D'une mort presqu'inévitable;
Mais daignez pardonner à ma juste douleur:
J'ai vu mourir naguère et ma mère et ma sœur,
Victimes de mon ineptie.
Ah! si j'avais connu ce spécifique-là,
Je leur aurais tant fait bela,
Que toutes deux encor seraient pleines de vie.
Va, va, dit le docteur, aussi rusé qu'expert,
Contente ta moitié; qu'elle soit bien servie,
Et tu perdras bientôt l'envie
De mettre tes parens à la sauce Robert.

LA RÉSIDENCE.

Un évêque de grande mise,
Et dont le nom me reviendra,
Payait du trésor de l'église,
Comme l'usage l'autorise,
Une actrice de l'opéra.
Tandis qu'à Paris, qu'à Versailles,
Pour édifier ses ouailles,
Il faisait chaudement sa cour
Et l'amour,
Un mot lâché dans une thèse
Sur l'origine des pouvoirs,
L'appela dans son diocèse.
Forcé de remplir ses devoirs,
Il vint prendre congé de sa belle Thérèse.
On se jura fidélité,
Foi d'apôtre et d'honnête femme.
Mais contre les sermens faits dans la volupté,

On proteste bientôt, et le plaisir réclame
Les douceurs de la liberté.
Monseigneur part : un abbé lui succède ;
Un juif après fut écouté ;
Puis mylord Spleen, qui la prend pour remède,
Par ordre de la faculté ;
Preuves que le plaisir est bon pour la santé.
Mylord des médecins remplissait la formule,
Quand l'évêque parut, jeûnant depuis deux mois.
Il ouvre le boudoir : quel affront ! il recule,
Et, témoin du forfait, il élève la voix.
Mais Thérèse avec assurance
Lui dit : Calmez votre fureur ;
A la cour de Vénus, il n'est point de dispense.
Apprenez que, dans la rigueur,
Une maîtresse est libre après trois jours d'absence.
Ce bénéfice, Monseigneur,
Quoiqu'à simple tonsure, oblige à résidence.

FIN.

TABLE.

ÉPITRES.

Remercîment à l'académie de Lyon, . . pag. 3
Épître à M. Vasselier, à l'occasion de son admission à l'académie de Lyon, ... 11
Réponse à M. R....., ... 13
A M. de Voltaire, en lui envoyant un panier de petits pois et d'artichauts, ... 15
Au même, ... 20
Épître de M. de L.... à M. Vasselier, . . 23
Remercîment à M. de L...., ... 26
A M. l'abbé de la Serre, ... 30
A M. P... de R .... ancien lieutenant-général de police de Lyon, ... 33
A Madame B. D. S...., ... 35
A M. S....., ... 43
Vers sur la paix, ... 45
Épître à M. Vasselier, sur son retour de Paris, 52
Réponse à M. R....., ... 55
Vers de M. Vasselier, lus à la séance publique de l'académie de Lyon, le 2 décembre 1783, . 58
Envoi à M. F....., ... 63
Épître à Damis, ... 64
Réflexions sur les ennuis de la vie, ... 69
Épître à Damis, lue en la séance publique de l'académie de Lyon, le 6 décembre 1785, . 75

Épitre lue à la séance publique de l'académie de Lyon, le 24 avril 1787, , ... pag. 82
A M. B. D. S... à son retour du fort Brescon, 90
Épître à un jeune Poète, ... 93
Épître à mes Concitoyens, lue dans la séance publique de l'académie de Lyon, le 4 mai 1790, 99
Réponse à M. A..... qui avait engagé l'auteur à l'aller voir pendant sa maladie, . . . 104
Au même, ... 106
Réponse à une invitation, ... 108
A Mademoiselle de T..., ... 109
A la même, ... 112
A Madame M....., ... 114
A M. de R....., ... 116
A M. de Voltaire, ... 117
Au même, ... 119
Réponse de M. de Voltaire, ... 121
A M. de Voltaire, ... 122
Au même, ... 123
Au même, ... 126
Au même, ... 128
Au même, à l'occasion du mariage de M. de Villette, ... 129
Au même, ... 132
A Madame B..... qui avait envoyé à l'auteur un panier de vin de Chypre, ... 133
A M. de L....., ... 135
Au même, ... 136
A Madame P..... en lui envoyant une montre, 138
A Madame B.... le jour de sa fête, ... 139
A Madame Blaquière et à M. de Florian, . . 141

A Madame de F..... au moment de l'ascension du ballon de Lyon, ... pag. 143
A M. P..... docteur-médecin, ... 144

MÉLANGES.

Quatrain, ... 147
La Beauté, stances, ... *idem*
Méchanceté, ... 150
Sur la découverte des Ballons, ... *idem*
Couplets à Madame B..... en lui envoyant, pour bouquet, du café Moka, ... 151
Parodie, ... 153
Ronde de table, ... 156
Chanson de table, ... 159
Vaudeville, ... 163
Couplets pour le mariage de M. D....., . . 166
Couplets à mettre en musique, ... 168
Couplets à Mademoiselle de To.., ... 170
Couplet, sur l'air *du menuet d'Exaudet*, . . 172
L'Aimant, ... 174
Chanson de carnaval, ... 177

CONTES CHOISIS.

Le Mage consulté, conte oriental, ... 181
Origine des Truffes, ... 184
Le Battant, ... 190
Le pouvoir de la Vanité, histoire véritable, . 192
Anecdote de M. R....., ... 202
Tels gens, tel encens, ... 204
M. Picanchois, ... 207

Le Scrupule levé, ... pag. 209
Le Quartier d'hiver, ... 210
Le Jeu de Piquet, ... 213
L'Équivoque, ... 217
La Dévotion espagnole, ... 220
Conte à propos de bottes, ... 224
Pour le Jubilé de 1775, ... 227
La bonne Ménagère, ... 229
Les Trembleurs, ... 231
Question théologique, ... 235
La Nouvelle du jour, ... 239
Le Chat qui dort, ... 241
Le Rêve, ... 243
L'Inanition, ... 246
Le Bouchon, ... 247
L'heureux Mari, ... 248
La garde d'une Fille, ... 249
La chaste Oraison, ... 250
Le vrai Regret, ... 251
Le bon Exemple, ... 253
La Dévotion française, ... 254
Le Fermier général, ... 255
Histoire ecclésiastique, ... 257
Les douceurs de l'Hymen, ... 260
Les trois Accidens, ... 261
Le Censeur, ... 262
La sauce Robert, ... 263
La Résidence, ... 271

FIN DE LA TABLE.

604496

Vasselier, Joseph
Poésies.

85poe

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET